

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 21 Mai 1874.

No. 21.

## PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX

PREMIÈRE PARTIE.—“LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.”

(Pour l'Album.)—Suite.



ES qu'ils furent installés :

—M. Puivert demanda Edmond, combien vous faut-il d'argent ?

—Je ne voudrais pas vous gêner, vù que je n'ai pas besoin d'une très-grosse somme en ce moment-ci, et comme je vois que mon argent est entre de très-bonnes mains...

—Oui, je sais cela ; mais je suis pressé. Combien en voulez-vous avoir pour le moment ?

—Pas plus de trois cents dollars pour le moment.

Edmond le regarda ironiquement et se mit à rire bruyamment.

—Mais qu'avez-vous donc ? demanda le fermier. Je veux mon argent. Puisque vous êtes si pressé, dépêchez-vous.

Ce fut au tour de Victor de rire.

Alors le fermier commença à craindre.

Il regarda autour de lui, et s'aperçut qu'il était prisonnier.

Puivert n'était pas brave.

Mais en retour il avait beaucoup d'audace.

Ce fut par l'audace qu'il espéra se sauver.

—Voyons, pas tant de ricanement à propos de rien, dit-il, et vite, donnez-moi mon argent.

Edmond ne bougea pas, mais il regarda fixement le fermier.

—Vous rappelez vous exactement, demanda-t-il, la date des jours où vous êtes venu déposer votre argent chez-moi ?

—Mais certainement, Monsieur, répondit effrontément Puivert.

Et il chercha dans la poche de son gilet, les trois reçus que lui avait donnés Edmond, dans les chars.

Il y avait sans doute un signe de convenu entre Edmond et Victor, car à peine Puivert eut-il tiré ses reçus, que ce dernier les lui arracha des mains et les déchira.

Le fermier poussa un cri ; il n'avait plus d'espérance.

Il se fût alors contenté de s'en retourner, sans avoir rien gagné, car il s'apercevait que les choses prenaient une face tragique.

Mais Edmond ne l'avait pas invité que pour jouir de son agréable compagnie ; il lui fallait quelque chose de plus.

—Là, en conscience, M. Puivert, dit-il, m'avez-vous oui ou non prêté de l'argent.

—Non, dit Puivert, mais vous m'avez donné ces reçus, et...

—Et vous vouliez en profiter, ricana Victor.

—C'est cela.

—Mais cela était fort malhonnête de votre part, M. Puivert.

—Je le sais bien ; aussi je ne vous demanderai plus d'argent. Ainsi, laissez-moi partir.

—Un instant, un instant, M. Puivert. Vous ne

me demanderez plus d'argent, fort bien. Mais pour nous, ce ne sera pas la même chose. Vous allez donc nous donner quelques billets de banque, à moi d'abord, et ensuite à ce monsieur, un de mes amis, qui a bien voulu m'aider dans cette tentative que j'ai faite, et qui me paraît avoir merveilleusement réussi. Il est donc juste qu'il soit récompensé.

Puivert était fort. D'une main il repoussa Edmond, et voulut fuir.

Mais devant lui se présenta Victor, qui lui appuya la crosse d'un pistolet sur la tempe, et dit :

« Faites un pas de plus, et vous êtes un homme mort.

—Mais que voulez-vous donc de moi ? s'écria Puivert.

—De l'argent, répondit froidement Edmond.

—Mais ce que vous faites-là est infâme !

—Je le sais.

—C'est un lâche guet-apens.

—Je ne dis pas non.

—Je vous prévins que je ne paierai pas.

—C'est là où vous vous trompez.

—D'abord, je n'ai pas d'argent sur moi.

—Cela ne fait rien à l'affaire.

—Comment ! cela ne fait rien à l'affaire ? Vraiment, je ne vous comprends pas.

—C'est inutile.

—Oui, c'est parfaitement inutile, fit Victor, en appuyant Edmond.

—Tenez ! exclama Puivert exaspéré. Vous êtes des imbéciles !

—C'est ce que nous allons voir, dit Edmond, en s'emparant d'une des mains du fermier. A l'œuvre, Victor, prends-lui l'autre main.

—Ça y est, dit Victor.

Ce mouvement avait été si spontané, que le fermier n'avait pu s'y soustraire.

—Vite, Victor, s'écria Edmond, lie lui les mains. Mais, ici, Puivert se défendit avec la rage d'un damné.

Mais il ne pouvait lutter contre deux. Il succomba.

—Bien, dit Edmond, nous voulions nous assurer de vos mouvements pour parler raison.

—Lâches ! voleurs ! cria Puivert.

—Vous pouvez crier plus fort si vous voulez, fit Edmond ; mais c'est peine perdue, car cette cave est arrangée de manière à ce qu'on entende rien du dehors.

—Vous avez fait toute cette besogne en vrais voleurs que vous êtes !

—C'est bien, c'est bien, dit Victor. Assez de bavardage comme cela. Je ne sais pas comment tout se passe à mon hôtel ; voilà assez de verres que je perds ici.

—Que vous allez promptement regagner, dit Puivert.

On le voit, le fermier certain de perdre quelque chose, se défendait du mieux qu'il pouvait, par des menaces et par l'ironie.

—Il n'est pas encore trop bête, dit Victor. Mais vite à la besogne !

—D'abord, demanda Edmond, avez-vous quelque argent sur vous ? c'est ce que nous allons commencer à prendre.

—Je n'ai rien du tout.

—Fouille, Victor.

—L'effronté menteur ! s'écria ce dernier, Ses poches sont pleines de billets de banque. En voilà déjà pour trois cents dollars, la même somme que l'honnête homme nous demandait.

Puivert avait fait des efforts désespérés pour défendre son argent.

—Cet argent n'est pas à moi, dit-il, c'est pourquoi j'ai dit que je n'en avais pas.

—Et à qui appartient-il ? demanda Victor.

—A monsieur Darcy.

—Eh bien, tant pis pour lui, car nous allons partager. Tiens, Edmond, voilà ta part ; tu prends cent soixante-quinze piastres, comme il a été convenu, et moi cent vingt-cinq.

## XII.

### LES EMBARRAS DU FERMIER.

—Misérables ! rugit Puivert.

—Tais-toi, maudite vipère ! fit Victor.

—Ah ! vous avez eu par la force tout ce que vous vouliez, mais nous verrons bien où cela vous conduira.

—Je crois que vous vous trompez dans vos calculs, monsieur Puivert, dit Victor.

—Que voulez-vous dire ? demanda Puivert, à l'idée qu'il allait peut-être perdre pour toujours ses trois cents piastres.

—Veuillez me dire d'abord, si vous avez dit à quelqu'un où vous alliez avant que de partir.

—Non, répondit Puivert, qui ne comprenait pas de quelle utilité pouvait être sa réponse à son interlocuteur.

—Ho ! alors, tout va pour le mieux.

—Mais je ne comprends pas.

—Eh bien ! je vais vous faire comprendre. Ecoutez.

Puivert compris sans doute, car au lieu de l'écouter :

—C'est inutile, dit-il, parfaitement inutile, car je comprends maintenant.

D'ailleurs, je vous trompais, quand j'ai dit que je n'avais averti personne du lieu où je me rendais, j'ai tout dit à M. Darcy.

Victor réfléchit un instant.

Si Puivert disait vrai, leur position devenait plus embarrassante.

Mais il se remit vite.

—Tu mens ! dit-il, tu n'aurais rien dit à monsieur Darcy, à lui moins qu'à tout autre, car s'il te savait aussi riche que tu parais l'être, il serait jaloux, et tu as peur de M. Darcy. C'est qu'il a l'air rude en affaires.

Victor, incertain, voulait arracher par surprise la vérité de la bouche du fermier.

Celui-ci donna dans le piège.

—Eh bien ! non, dit-il, je n'ai averti personne, mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

—Beaucoup plus que vous ne pensez, dit Edmond.

—Oui, fit Victor, et comme monsieur veut comprendre... N'est-ce pas, M. Puivert ?

—Inutile, je comprends.

—Tant mieux alors, la besogne sera plutôt finie.

Maintenant, voici le traité par lequel nous vous rendrons à la liberté.

Et Victor se recueillit.

—J'écoute, dit le fermier.

—Tiens-toi tranquille, Victor, fit Edmond ; je suis général en chef, c'est donc à moi de traiter avec le respectable M. Puivert.

—Comme tu voudras, dit Victor, mais fais vite.

—J'écoute, dit Puivert pour la seconde fois.

Je vais commencer par vous donner un bon conseil. Si vous voulez m'en croire, neiez avoir reçu aucun argent de M. Darcy, à moins que vous ne lui ayez donné un reçu pour ces trois cents dollars. Lui en avez-vous donné un ?

—Mais certainement.

—Alors, tant pis pour vous.  
 —Pas si vite, pas si vite.  
 —Mais vous ne voulez faire aucun arrangement avec nous, fit Victor.  
 —Faire des arrangements avec vous! je crois que vous voulez rire.  
 —Tiens, Edmond, moi je suis pressé. Mettons ce bavard à la porte, car il faut que je m'en aille.  
 —Messieurs les brigands, je pourrais bien sortir seul, mais faute d'autres compagnons, je vais me voir réduit à m'en aller avec vous. Croyez que c'est un grand honneur pour vous.  
 —Ne craignez donc rien, mon cher M. Puivert, vous ne serez pas contraint à passer par un pareil déshonneur.

Victor, ouvre la fenêtre pour qu'on mette poliment monsieur dehors.

—Ah oui! Il faut tout faire avec politesse.  
 Et Victor ouvrit une croisée, à peine visible, laquelle donnait dans une cour. Edmond l'aida, et tous deux parvinrent à y faire passer le fermier, après lui avoir rendu sa liberté de mouvements, celui-ci se débattait de toutes ses forces.

Puis ils refermèrent la fenêtre en dedans, sortirent de la cave et revinrent dans le magasin.

—Sais-tu, dit Victor, qu'on l'a laissé partir à bon marché?

—Oui, répondit Edmond. Mais quand j'ai vu qu'il avait de l'argent sur lui, je me suis contenté de cela.

Dans l'après-midi de cette même journée, les promeneurs et les promeneuses affluaient sur la rue Notre-Dame.

Depuis quelques instants, deux jeunes hommes se promenaient près de la place d'Armes, lorsque l'un d'eux quitta brusquement son compagnon pour rejoindre une jeune fille qui passait en ce moment.

C'était Pierre qui venait de reconnaître Christine.

Ce fut elle qui parla la première.

—Eh bien, M. Hervart, êtes-vous bien aujourd'hui? demanda Christine.

—Mais oui. Et vous, ma chère Christine, n'avez-vous rien senti de nos courses d'hier soir? C'était ma faute aussi. Pourquoi vous avoir proposé ce spectacle?

—Au contraire, c'était très-gentil de votre part. Aussi, sans cet accident qui est arrivé à la fin, j'aurais été très-enchantée de la soirée. Encore, ce n'est que pour vous, car Julie et moi nous en avons été quittes à bien bon marché.

—Avouez que vous n'aimeriez pas à y retourner.

—Je ne sais pas trop...

—Parlez franchement.

—Je vous avouerai que je n'aime pas beaucoup ce genre de spectacle.

—Je le croyais bien.

—Mais je ne puis m'expliquer qu'il ne vous soit rien arrivé de fâcheux.

—C'est que mon ange gardien veillait sur moi, mademoiselle, dit Pierre en riant.

—Je le vois bien, fit Christine. Mais je ne sais pas trop si vous méritez tant de soins de sa part, ajouta la jeune fille en souriant.

—Certainement, mademoiselle.

—Alors tant mieux pour vous; cela prouve que vous êtes bon.

—C'est que je le suis, en effet.

Christine tourna ses beaux yeux vers Pierre qu'elle regarda tendrement.

Pendant quelques instants, tous deux gardèrent le silence.

La jeune fille le rompit la première.

—Avez-vous vu M. Lesieur aujourd'hui? demanda-t-elle.

—Oui, fit Pierre.

—Il ne vous a pas parlé de nous?

—Ah si fait! Il m'a dit de vous saluer pour lui, si je vous voyais. Il devait aller veiller ce soir pour voir mademoiselle Julie, mais il en est empêché par un engagement qu'il n'avait pas prévu.

—Vous pourrez lui dire qu'il y sera toujours le bienvenu.

—Je vous remercie pour lui.

—Viendrez-vous ce soir?

—Je n'y manquerai pas. Mais veuillez m'excuser si je vous laisse ici, il faut que je retourne au bureau.

Pierre s'éloigna, après avoir salué une dernière fois sa fiancée.

Le soir, il se rendit rue St-Alexandre, où il vit Julie et Christine. Julie se retira de bonne heure, et il continua à veiller quelque temps avec Christine.

Quant à M. Darcy, il était sorti d'un air fort préoccupé.

Il n'avait pas l'air content; cela était tout naturel, car il avait reçu la visite de Puivert, et il était reparti avec lui.

Revenons à celui-ci.

Après avoir été jeté dehors avec tant d'égards, par Edmond et Victor, il était d'abord resté tout abasourdi de l'étrange événement qui lui était arrivé, et de la manière singulière dont s'était terminée cette visite à Marceau, duquel il pensait arracher beaucoup d'argent.

Nous savons que le grand péché de Puivert était l'avarice.

Aussi, dès que son étonnement fut passé, se laissa-t-il aller à un morne désespoir.

Il s'éloigna un peu, et il revint au petit chassis qui lui avait servi de porte de sortie.

Il était obstrué par de grosses barres de fer, qu'Edmond et Victor avaient eu la précaution de placer après la disparition du fermier.

Puivert essaya à les remuer.

C'était impossible.

En dedans de la cave, on aurait pu les ôter très-facilement à l'aide d'un ressort qui les divisait en deux parties.

Mais du dehors, c'était chose impraticable.

—Il y a un secret que je ne connais pas pour remuer ces barres de fer, se disait Puivert.

Que j'aïlle donc dire que c'est par cette fenêtre qu'on m'a chassé, personne ne voudra me croire. Bien plus on rira et on se moquera de moi, quand je ne dirai cependant que la vérité.

Il est bien certain que je n'ai pu passer entre ces barres de fer, elles ont été posées après que je fusse dehors.

Puis le fermier pensa à son argent perdu.

Et que dira M. Darcy? pensait-il. Il ne me croira probablement pas. Et le plus bête dans toute cette affaire, c'est que je lui ai donné un reçu. Mais je vais prendre tous les moyens pour ne pas le payer. D'ailleurs, il est plus juste que se soit lui qui perde cet argent que moi, car je ne suis pas aussi riche que lui.

C'était un pauvre raisonnement, mais c'était le seul que trouvât Puivert dans sa détresse.

Après avoir réfléchi encore quelques instants, il partit de cette cour par une porte qui donnait sur une des rues qui croisent partout la rue Notre-Dame, et retourna devant le bureau d'Edmond.

Il trouva comme la première fois le bureau fermé.

Mais le panneau du contrevent qui manquait

alors, avait été soigneusement remplacé par nos deux filoux avant qu'ils ne s'en fussent allés.

Puivert, découragé, retourna à l'hôtel Rasco.

Il se renferma seul dans sa chambre, alluma sa pipe et se mit à réfléchir aux moyens par lesquels il pouvait recouvrer son argent, ou ne pas payer Darcy.

Le malheureux fermier se perdit dans un monde de réflexions.

—Inutile de poursuivre, disait-il, car il m'est impossible de prouver ce qui m'est arrivé.

Mais que faire alors ?

Il faut donc renoncer à recourir à la justice.

Et Puivert réfléchissait toujours, passant subitement d'une idée à une autre.

Enfin il trouva un moyen qui lui parut le meilleur ; il ne devait pas essayer de recouvrer l'argent d'Edmond, mais à se le faire donner par Darcy, à qui il ne remettrait rien.

Le lecteur jugera bientôt de ce moyen, qui était en effet le meilleur que pût trouver Puivert.

Il partit aussitôt, et se rendit chez M. Darcy ; mais ce dernier était sorti.

Il y retourna une seconde fois.

M. Darcy n'était pas encore rentré.

Alors, il retourna à l'hôtel, et écrivit à M. Darcy, lui demandant de ne pas sortir de chez lui le soir, car il irait le trouver pour lui parler de choses graves.

En effet, le soir il alla trouver M. Darcy, et après avoir quelque peu parlé, tous deux sortirent ensemble.

Darcy avait, en partant, une très-mauvaise humeur, que Julie et Christine avaient prise pour de la préoccupation.

Plusieurs heures s'étaient écoulées.

La nuit était complète.

Pierre retournait chez lui.

Après avoir suivi la rue St-Alexandre jusqu'à la rue Dorchester, il s'engagea dans cette dernière.

Il marchait très vite.

Bientôt il put entendre tous les mots d'une conversation qui avait lieu entre deux hommes, lesquels n'étaient en avant de lui que de quelques pas.

—Quand même, tout ce que tu me racontes là serait vrai, disait l'un, tu ne méritais pas moins d'être châtié pour ton imprévoyance.

—Mais qui se serait jamais douté, disait l'autre, que... reprit la première voix.

—D'ailleurs tu voulais voler, tu as été volé, c'est juste.

—Vous vous trompez, dit la seconde voix, ce n'est pas moi qui ai été volé.

—Exp'lique-toi donc.

—C'est bien simple ; cet argent était à vous, il ne m'appartenait pas.

—Mais crois-tu que je ne me ferai pas rembourser ?

—Vous n'oserez pas.

—Et pourquoi n'os-rais-je pas ?

Parce que, si vous me faites rembourser cet argent, je dirai que votre fortune, vous l'avez volée.

Le lecteur a déjà reconnu Darcy et Puivert.

Le moyen qu'avait trouvé ce dernier pour ne pas rembourser l'argent de son maître, c'était donc la menace.

Nous verrons bientôt où cela va les conduire tous deux.

—Oui, tu diras que j'ai volé ma fortune, reprit Darcy, mais tu ne le prouveras pas, car tu n'as aucune preuve de ce que tu avances.

—C'est vrai, je n'ai pas de preuves, mais je raconterai l'incendie de la maison de la rue Craig, et l'enlèvement de la jeune fille.

Darcy tressaillit, mais il reprit avec sang-froid :

—Personne ne te croira.

—Eh bien ! alors, je raconterai la nuit du 29 Décembre 1838, et à quelqu'un qui me croira, car il a trop d'intérêt à savoir ce qui s'est passé pendant cette nuit.

—Tais-toi misérable !

Mais il n'eut pas le temps d'achever.

Aux dernières paroles de Puivert, Pierre s'était rué sur lui.

Le choc fut si rude, que Pierre tomba par terre. Mais dans sa chute, il put saisir une jambe et renverser un corps.

Plus rapide que l'éclair, d'un bond il se releva, et se baissant de nouveau, il saisit cet homme à la gorge.

Quant à Darcy, sûr de n'être point reconnu, il s'était sauvé.

### XIII.

#### LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

Après avoir raconté toute son aventure à Darcy, Puivert lui avait demandé un conseil. Celui-ci réfléchit quelques instants, et dit au fermier de ne pas tenter de procès, vu qu'il n'avait pas de preuve suffisante. Là dessus Puivert lui demanda de le décharger de ces \$300. Darcy refusa. Alors notre fermier se fâcha, et en vint à la conclusion que nous avons entendue, et qui avait tant éveillé la curiosité et l'attention de Pierre.

—Maintenant, pas un mot, dit ce dernier au fermier, après l'avoir mit hors d'état de nuire, ou tu es un homme mort.

—Ah ! je vous reconnais ; que me voulez-vous ? fit Puivert en tremblant.

—Tu ne le devines pas ?

—Non.

—Eh bien, je veux que tu me racontes, mot pour mot, ce qui s'est passé dans cette nuit du 29 décembre 1838, et dont la révélation semble tant effrayer l'homme qui vient de partir.

—Jamais.

—Si tu ne me dis pas tout, tu es un homme mort.

—Au secours ! cria Puivert d'une voix étranglée.

Pierre avait saisi le fermier à la gorge, afin d'éteindre sa voix.

Puis il s'assura qu'il ne venait personne, ce dont Puivert put aussi se convaincre.

—Ecoute, fit Pierre, si tu ne me dis pas tout, tu es mort.

—Je vous raconterai tout ce que je sais, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Que vous me laissiez la vie sauve, et que vous ne me dénonciez pas, quelque part que j'ai prise aux événements que je vais vous raconter.

—Ce que tu me demandes est impossible !

Eh bien, vous ne saurez rien alors.

Pierré vit bien que s'il n'accordait pas la vie à ce misérable, il ne saurait rien sur cette fatale nuit du 29 décembre 1838, dans laquelle il avait perdu sa mère, alors qu'il n'était âgé que d'un an.

—Soit, dit-il, tu auras la vie sauve.

—Et vous ne me dénoncerez pas ?

—Je ne te dénoncerai pas.

—Vous me le promettez ?

—Je te le promets.

—Jurez.

—Je jure que je ne te tuerai pas et que je ne te dénoncerai pas non plus. Maintenant, raconte vite. Et d'abord dis-moi quel est cet homme qui vient de nous quitter.

(A continuer.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



AIS le difficile était de se débarrasser des intrus, qui, de leur côté, semblaient se trouver fort mal à l'aise au milieu de leurs ennemis. On ne trouva d'autre moyen que de les forcer à monter sur la verandah du premier étage et à sauter de là dans la rue, ou, pour être plus exact, sur leurs compatriotes amassés devant la maison. Ceux-ci cherchèrent à escalader la muraille pour arriver aux fenêtres de la verandah, mais la vue de cinq ou six canons de fusil qu'ils virent passer à travers les persiennes calma subitement leur

ardeur.

Tandis que les hommes faisaient sentinelle et se concertaient sur le parti à prendre, Clémence et Juliette montaient sur la terrasse qui forme le toit de la plupart des maisons, afin de se rendre compte de ce qui se passait dans les rues voisines. A peine eurent-elles jeté les yeux sur l'endroit d'où partaient les coups de feu et les cris de détresse qu'elles aperçurent un horrible spectacle.

Une trentaine d'Indous à cheval, portant l'uniforme de la cavalerie indigène, achevaient à coups de pistolet quelques officiers anglais. Ceux-ci se défendaient vaillamment; mais que pouvaient faire une dizaine d'hommes n'ayant d'autres armes que leurs épées, contre un peloton de cavaliers, auxquels se joignait d'ailleurs toute la populace? A cent cinquante pas tout au plus du théâtre de ce massacre, deux compagnies d'infanterie indigène, immobiles et fraternisant avec la foule, laissaient égorger leurs officiers sans les défendre, mais pourtant sans prendre part au massacre. En quelques minutes, les malheureux Anglais furent littéralement coupés en morceaux, non par les cipayes, mais par les *dacoits*, les *thugs* les *bheels* et autres bandits échappés des prisons que les insurgés venaient de forcer.

—Nous allons quitter cette maison, leur dit M. Novéal. Passez devant sous la conduite de ce brave syce. Il va vous conduire par le jardin jusqu'à l'habitation d'un de ses parents, chez lequel il espère qu'on pourra vous cacher.

—Mais vous, mon oncle? demanda Juliette.

—Moi, je reste ici quelque temps encore pour contenir la foule.

—Et nous aussi, s'écrièrent Valentin et sir Richard.

—Nous ne voulons pas vous quitter, murmurèrent les deux jeunes femmes.

—Partez tous dit Joseph Fureal. Laissez seulement vos fusils de manière à ce que les révoltés en voient toujours les canons braqués sur eux. Je ne sais ce qu'ils attendent, mais je crois qu'ils n'ont aucune intention de nous livrer un assaut.

En tout cas, je serai là, moi, et je les retarderai bien quelque temps.

M. Novéal, Valentin, sir Richard et même Frédéric, déclarèrent qu'ils resteraient avec le brave jeune homme.

—Non, répondit-il, vous avez vos femmes, vos parentes, qui mourraient d'inquiétude loin de vous. Moi, je suis seul au monde. Dans tout ceci, d'ailleurs, le zemindar va jouer quelque rôle sinistre; et c'est à votre famille qu'il en veut et non à moi. Au nom du ciel, partez bien vite et que Dieu vous conduise!

—Vous nous rejoindrez?

—Je vous le jure.

Entraînés par Juliette et par Clémence, M. Novéal et ses deux neveux finirent par suivre Juliette et Clémence. Ils embrassèrent l'intrépide et fidèle Joseph, et s'éloignèrent sous la conduite du syce.

—Pourvu que ce syce ne soit pas un émissaire du zemindar! pensait Juliette en traversant le jardin, à l'extrémité duquel on se trouva arrêté par un mur élevé.

On l'escalada au moyen d'une échelle, qui fut ensuite transportée de l'autre côté du mur.

—Frédéric! où est Frédéric? s'écria lady Clémence folle de douleur.

—Frédéric avait disparu. L'héroïque enfant avait voulu partager le dévouement de Joseph, et il était retourné près de ce dernier. A ce moment même on entendit quelques coups de fusil qui partaient de la maison qu'on venait de quitter. Sir Richard fut obligé de prendre sa femme dans ses bras et de l'emporter de force, car elle voulait aller chercher son fils.

Après avoir successivement traversé plusieurs jardins, le syce s'arrêta enfin devant une modeste cabane située au milieu d'un petit jardin potager. Il se détacha du groupe et alla doucement frapper à la porte de la cabane, qui s'ouvrit aussitôt. Un instant après, il reparut avec un vieil Indou à la longue barbe blanche.

—Soyez les bienvenus, dit ce dernier aux Français, qui restèrent tout surpris d'entendre cet homme parler leur langue.

Il les fit entrer dans la cabane.

—J'ai habité longtemps Chandernagor, dit-il à M. Novéal, qui le questionnait. Je servais comme syce chez un négociant français. Un jour, j'ai eu le bonheur de sauver sa fille unique qui se noyait. Il m'a récompensé généreusement, et c'est à lui que je dois le peu que je possède. Reposez-vous, et ne craignez rien tant que vous serez sous mon toit.

Il leur offrit quelques fruits, mais personne n'avait faim. En revanche, tout le monde mourait de soif. Le vieil Indou et son neveu coururent chercher de l'eau. Pendant ce temps, Juliette et sir Richard tâchaient de calmer la pauvre Clémence, qui voulait toujours retourner auprès de son fils.

—Je vais le chercher, moi, dit enfin sir Richard.

—Non, s'écria la pauvre femme, non! ils te tueraient.

—J'irai, moi, dit M. Novéal

—Non, dit Juliette, cela ne servirait qu'à nous donner un sujet d'inquiétude de plus. Il vaudrait mieux qu'un Indou se chargeât de cette mission. Il est fort possible que les sauvages aient envahi le jardin pour cerner la maison. Un de nous serait reconnu et massacré. Un indigène, au contraire, passerait plus facilement et pourrait parvenir jusqu'à Frédéric et Joseph.

Le conseil de Juliette était sage. On le suivit.

### XXVI.

Un des khitmurgars fidèles qui avaient suivi les Européens consentit à retourner auprès de Joseph et de Frédéric, afin de les ramener à leurs amis. Tandis que cet homme s'éloignait, le syce allait dans les rues voisines faire une reconnaissance. Il venait à peine de partir qu'on entendit une explosion formidale, pareille au bruit de deux cents canons partant à la fois. La commotion fut si violente que le sol en trembla, et que la cabane faillit être renversée.

—Qu'est-ce donc, mon Dieu ! s'écrièrent les Européens avec détresse.

Un quart d'heure s'écoula. Chaque minute semblait un siècle aux malheureux fugitifs.

Enfin le syce reparut ; on courut à lui.

—On assure que c'est la poudrière du petit arsenal qui vient de sauter, dit cet homme. Les cipayes sont maîtres de la ville. On massacre partout les Européens. Les rues sont remplies de cipayes et de gens qui pillent les maisons anglaises et feuillent partout pour trouver des Européens afin de les massacrer.

—Et mon fils, mon fils ! s'écria Clémence. Savez-vous ce qu'il est devenu ?

—Je n'ai pu aller de ce côté, répondit le syce ; seulement...

—Et bien ? murmura la pauvre mère haletante.

—Et bien ! on dit qu'on a mis le feu à plusieurs maisons.

—Écoutez, dit un Indou.

—Din, din, din ! Mort aux Feringheas ! hurlait la populace.

Le vieil Indou sortit à son tour. Il n'eut besoin d'aller que jusqu'à la palissade qui fermait le petit enclos établi devant sa cabane.

—On fouille les maisons et les jardins voisins, s'écria-t-il à son retour. D'après ce que j'ai entendu dire, ce doit être vous qu'on cherche.

—Alors ils auront pénétré dans la maison ! s'écria Clémence. Mon fils, mon pauvre Frédéric ! Et le khimutgar qui ne revient pas !

—Vous pouvez rester ici, reprit le vieil Indou, après un instant de silence. Suivez-moi.

—Où nous conduisez-vous ?

—La maison voisine appartient à un boulanger qui s'est sauvé ; je ne sais où dès le commencement de l'insurrection. Le four est très-grand, vous pourrez vous y cacher.

—Tous ? demanda Juliette.

—Je le crois. Au besoin, nous verrons à en démolir une partie... On masquerait l'ouverture par des fagots.

—Comment mon fils nous retrouvera-t-il ? dit Clémence.

—Je l'attendrai ici, moi, répondit le vieil Indou. Si votre fils arrive, je vous le conduirai.

Sir Richard emmena la malheureuse femme, que les sanglots étouffaient. Cécile aussi était dans un tel état de désespoir, qu'elle effrayait sa mère, qui essayait en vain de la calmer. On traversa la haie qui séparait la maison du vieil syce de celle du boulanger, et l'on arriva devant le four. Les

Européens pénétrèrent l'un après l'autre par l'ouverture qui était tournée du côté du jardin, et qui était heureusement fort large. Malheureusement l'air manquait. Il fallut pratiquer dans le four un trou, contre lequel on amoncela ensuite des fagots et des paquets de roseaux. A peine le travail était-il terminé, qu'on entendit des cris et des vociférations dans le jardin voisin. Le vieux syce se hâta de rentrer chez lui, accompagné des serviteurs indous restés fidèles à leurs maîtres, qui n'avaient pu trouver de place dans le four. Cinq minutes après, une bande d'égorgeurs, dont les vêtements blancs étaient couverts de sang, envahirent la cabane du vieil syce.

—Din, din, din ! Mort aux Feringheas ! criaient-ils.

Ils traînaient après eux trois officiers anglais et une femme qui portait dans ses bras un petit enfant de deux ans à peine. Le chef de cette bande d'insurgés était un *jemmadar* (lieutenant indigène). A côté de lui se tenait un petit homme à figure rusée et féroce que le *jemmadar* consultait de temps en temps à voix basse.

—Où sont les Feringheas ? demanda le *jemmadar* au vieil syce.

—Quels Feringheas ?

—Ne fais pas l'ignorant. Ceux qui se sont sauvés tout à l'heure de la maison de Frazer-Sahib, et qui ont dû venir jusqu'ici par les jardins.

—Je n'ai vu aucun chrétien.

—Tu mens ; prends garde à toi, si tu ne dis pas où ils sont, et si tu abandonnes pour des étrangers la cause de tes frères et de ta religion.

—Je n'ai rien vu, répéta le syce.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien du vieillard, le *jemmadar* se retourna vers les Anglais.

—Où sont passés vos compatriotes ? demanda-t-il.

—Je ne sais de qui vous voulez parler, répondit un des officiers.

—Ceux-ci n'étaient pas avec les autres, dit tout bas le compagnon du *jemmadar*, qui s'appelait Nilou.

Pendant ce dialogue, quelques Indous exploiraient la maison et le jardin. Un d'eux remarqua dans la haie les traces du passage de plusieurs individus et revint faire part de sa remarque au *jemmadar*.

—Tu entends, dit durement ce dernier au vieil syce.

—Oui.

—Tu vois bien que les Européens ont passé par ici.

—J'étais dans ma maison. S'ils ont passé, je ne les ai pas vus.

—Au jardin ! cria le *jemmadar*.

Les Indous le suivirent, traînant après eux le vieil syce et les Anglais, qu'ils frappaient à chaque instant. La femme pleurait en suppliant d'épargner la pauvre petite créature qu'elle pressait sur son sein. Les trois hommes, résignés, mais fiers, ne répondaient que par un sourire de mépris aux insultes et aux coups de leurs ennemis.

En arrivant dans le jardin du boulanger, on recommença les perquisitions. On ne trouva rien. Les cipayes et leurs compagnons furent partout cependant. Ils plongèrent leurs baïonnettes ou leurs bâtons dans chaque haie, dans les branches de chaque arbuste.

M. Novéal et ses compagnons entendaient leurs cris et leurs menaces. A chaque instant les malheureux Européens s'attendaient à être découverts. Pour éviter d'être atteints par les baïonnettes, ils avaient placé devant eux quelques pierres arrachées, de la muraille. Ce qui rendait leur

situation doublement dangereuse, c'est que la pauvre Cécile, brisée par les efforts qu'elle avait faits pour contenir ses sanglots, avait une sorte de crise nerveuse si violente, qu'elle ne parvenait à étouffer ses cris qu'en se tañonnant la bouche avec son mouchoir.

—Qu'est-ce que cela ? dit un des syces en montrant le four.

—C'est pour cuire du pain, répondit un autre.

Un d'eux déplaça la longue pierre qui masquait la gueule du four et passa sa baïonnette par l'ouverture. L'arme rencontra une des pierres que Valentin avait mises en avant.

—Eh bien ! demanda un autre.

—Ce n'est pas profond du tout, répondit le premier. Un chien n'y tiendrait pas.

L'autre fourra aussi sa baïonnette par l'ouverture et la fit mouvoir à droite et à gauche.

—Tiens ! dit-il, on dirait qu'il est profond par ici.

Il allait faire de nouvelles recherches, lorsque les cris joyeux de ses compagnons attirèrent son attention. Il retira son fusil et courut se joindre au groupe qui entourait le jemmadar.

En dépit de ce que lui disait Nilou, le lieutenant indigène s'était mis dans la tête que les Anglais prisonniers savaient où étaient cachés les autres Européens.

—Écoutez, leur dit-il, indiquez-nous la cachette de vos compatriotes, et je jure que nous vous rendrons la liberté.

—Nous vous avons assuré que nous l'ignorions, répondit un des officiers. Quand nous la connaîtrions, d'ailleurs, nous ne serions pas assez lâches pour trahir nos frères.

—La femme parlera peut-être, dit un des cipayes.

—Je n'ai vu personne, s'écria la pauvre créature, personne ! Je le jure par le Dieu des chrétiens !

Sur un signe du jemmadar, un Indou saisit l'enfant et l'arracha des bras de sa mère, malgré la résistance désespérée de la malheureuse femme.

—Parleras-tu ? dit le jemmadar.

—Je ne sais rien, s'écria-t-elle en se tordant les bras. Mon enfant, mon pauvre enfant !... vous lui faites du mal. Oh ! vous êtes des tigres ! Mon pauvre petit enfant qui ne vous a jamais rien fait... vous lui meutrissez les bras. Par un effort désespéré, elle s'arracha des mains qui la retenaient et s'élança vers son enfant, que l'Indou tenait par un bras et brandissait comme pour lui briser la tête contre un arbre. D'autres Indous se jetèrent entre elle et leur camarade.

—Parleras-tu ! dit encore le jemmadar.

—Oui, cria-t-elle, éperdue, je dirai tout ce que vous voudrez... mais épargnez mon enfant.

—Où sont les Feringheas ?

—Mais je ne sais pas, mon Dieu ! Ah ! si je le savais, croyez-vous donc que je ne sacrifierais pas tout pour sauver mon enfant.

Un bruit sourd retentit. L'Indou venait de frapper la tête de l'enfant contre le tronc d'un gros arbre. La pauvre petite créature poussa un cri. Une fois encore la mère échappa aux mains de ses bourreaux. Elle arriva au moment où la tête de son enfant venait de heurter de nouveau contre l'arbre,

—Tiens, le voilà ton enfant ! dit l'Indou.

Il jeta le cadavre sanglant défiguré du pauvre petit. Elle se jeta sur le misérable assassin et lui enfonça les ongles dans la figure, en hurlant de désespoir et de rage, comme une lionne en fureur. Telle avait été l'impétuosité de son élan, qu'elle renversa l'Indou et tomba avec lui. Il fallut la tuer pour l'arracher de dessus cet homme qui se

releva couvert de sang et la figure dans un état épouvantable.

Les trois officiers avaient essayé de se précipiter au secours de leur compatriote, mais ils étaient trop solidement garrottés pour qu'il leur fût possible de s'échapper.

—A mort les Feringheas ! cria-t-on de nouveau.

—Il faut les pendre, dit quelqu'un.

—Non, fit un autre, les couper en quartiers.

—Il faut les brûler tout vivants.

—Il faut les faire cuire dans le four, dit un quatrième.

Une clameur joyeuse accueillit cette proposition.

—Le four n'est pas assez profond, fit observer un thug, ils ne pourraient pas y tenir tous trois.

—Un maçon ! un maçon ! crièrent plusieurs voix.

Au même instant, une clameur immense retentit dans la rue ; mais cette fois c'était une clameur de joie et d'enthousiasme.

## XXVII.

C'était Narain-Sagore, dont la foule accueillait ainsi l'arrivée.

Avant de raconter ce qui se passe en présence du zemindar, voyons d'abord ce qu'étaient devenus Frédéric et Joseph Furetal. Contenus par les chefs secrets qui dirigeaient les mouvements aveugles de la multitude, les Indous groupés devant la maison où étaient restés Joseph et le jeune Martigné, paraissaient plutôt disposés à faire un siège en règle qu'à monter à l'assaut. Deux ou trois cipayes, plus hardis ou moins obéissants, voulurent grimper aux colonnes de la verandah, mais quelques coups de fusil bien dirigés, dégoûtèrent leurs compagnons de recommencer cette tentative.

—Que diable préparent-ils donc ? disait Joseph à son jeune camarade.

—Je n'y comprends rien.

—Avant de nous attaquer en face, peut-être veulent-ils nous couper la retraite.

—Au fait ! Je vais jeter un coup d'œil du côté du jardin.

Il revint un instant après.

—Nous sommes cernés, dit-il. Le jardin est rempli de monde. Heureusement que nos amis sont loin.

—Si nous essayions de les rejoindre ?... chut !

—Quoi ?

—Regardez là.

Un Indou de taille athlétique venait de pénétrer dans la maison à l'insu des deux Français.

—Les Feringheas sont partis. Venez, venez, s'écria-t-il.

Un coup de pistolet tiré par Joseph l'abattit sur le seuil du salon, mais quarante autres Indous s'étaient élancés à la fois et entraient dans la maison par tous les côtés. Joseph et Frédéric déchargèrent bravement leurs armes sur les hommes les plus rapprochés d'eux. Mais à quoi pouvait servir leur résistance ? Les deux Français auraient été massacrés par la multitude furieuse si Nilou, l'Indien que nous avons vu tout à l'heure conseiller le jemmadar, n'avait interposé son autorité et celle de deux fakirs qui semblaient exercer un grand pouvoir sur la foule.

—Il faut garder ceux-ci pour nous faire retrouver les autres Feringheas, dit Nilou.

Ces paroles apaisèrent la foule, ou, pour mieux dire, la décidèrent à différer le supplice des Européens. On les garrotta solidement. Après un



instant de délibération, les Indous se divisèrent en trois bandes : l'une prit en ligne droite par les jardins, abattant les murs et brisant tout sur son passage. L'autre suivit la grande rue qui longeait le pâté de maisons et de jardins. Enfin la troisième se dirigea par le côté gauche.

Les Indous qui avaient pris par la grande rue, sous la conduite du jemmadar, rencontrèrent en route les trois Anglais dont nous avons parlé. Ils arrivèrent les premiers au jardin du vieux syce. Quant aux deux autres bandes, elles ne parurent que plus tard, c'est-à-dire au moment où Narain-Sagore faisait son entrée. Le zemindar ne put réprimer un geste de joie en apercevant les deux Européens.

—Et les autres ? s'écria-t-il.

—Nous ne les avons pas retrouvés, répondirent quelques Indous.

—Je suis certain qu'il sont par ici, répéta le zemindar.

Narain-Sagore fit approcher Joseph et Frédéric et les questionna longtemps. Promesses, menaces, ruses, tout échoua devant la fermeté des deux jeunes gens. Joseph qui avait toujours conservé un peu l'esprit gouailleur du gamin de Paris, riposta même deux ou trois fois aux menaces de Narain-Sagore par des railleries qui piquèrent vivement le vieux zemindar. Croyant de son honneur de suivre l'exemple de son compagnon, Frédéric répondit sur le même ton avec un aplomb qui lui valut des compliments des officiers anglais, étonnés de trouver tant de bravoure chez un garçon de seize ans.

—Vous avez tort de m'irriter, dit le zemindar avec colère.

—Bast ! fit Joseph, nous savons fort bien quelles sont vos bonnes intentions à notre égard ; nos supplications ne nous auraient servi à rien. Mourir pour mourir, autant vaut nous éviter l'ennui de demander quelque chose à un chef d'assassins tel que vous.

Le zemindar avait un trop grand empire sur lui-même pour laisser longtemps paraître sa colère. Il ne répondit à Joseph que par un sourire.

—N'avez-vous rien à révéler pour sauver votre tête ? demanda-t-il aux officiers anglais.

—Non ! répondirent ils fièrement.

—Dans un instant le feu vous aura dévorés comme le souffle de Siva anéantira bientôt les oiseaux de proie de votre nation qui se sont abattus sur notre pays.

Les Anglais se regardèrent sans répondre. Calmes et impassibles, ils attendaient la mort avec une noble dignité.

Ne voulant ni sauver les Européens, ni sanctionner par sa présence l'horreur du supplice qu'on leur préparait, le zemindar s'éloigna lentement après avoir fait un signe à Nilou. A peine eut-il tourné le dos, que des indous s'empressèrent de recueillir du bois sec ; d'autres se mirent en devoir de sonder de nouveau le four afin de voir ce qu'il pouvait contenir d'hommes. On juge de la position et des transes de la famille Novéal, qui entendait presque tout ce qu'on disait dans le jardin. Clémence avait reconnu la voix de son fils, et la pauvre femme était dans une angoisse épouvantable, ainsi que Cécile, qui disait tout bas à l'oreille de sa mère :

—Si on ne va pas au secours de Frédéric, j'irai toute seule !

—Et tu nous perdras tous sans le sauver, répondait Juliette en embrassant la pauvre enfant.

Tiens ! dit un Indou qui venait de plonger sa pique dans les broussailles avec lesquelles on avait

masqué la partie démolie du four, c'est bien plus grand qu'on ne pensait.

—Tant mieux ! fit un autre, on les rôtira tous ensemble.

—Aidez-moi donc à enlever ces broussailles, reprit le premier.

Cinq ou six individus s'empressèrent de le secourir. Il enfonça de nouveau sa longue pique, cette fois elle rencontra l'épaule de sir Richard. Quoique blessé, légèrement il est vrai, le baronnet ne poussa pas un cri. Malheureusement les broussailles furent bientôt enlevées. Malgré l'obscurité (il était six heures et demie du soir), les Indous découvrirent les corps humains pelotonnés au fond du réduit ; ils poussèrent un cri de joie.

—Les Feringheas ! les Feringheas ! s'écrièrent-ils.

Tout le monde accourut.

Sir Richard parut le premier. Après lui sortirent Clémence, Emma et Cécile ; M. Novéal, Valentin et Savinien.

—Maman ! ma pauvre maman ! s'écria Frédéric en tendant les bras vers sa mère, dont on l'empêcha d'approcher.

Le zemindar arriva tout hatetant de joie et d'anxiété. Il craignait que les nouveaux prisonniers ne fussent pas ceux qu'il poursuivait.

—Enfin ! s'écria-t-il reconnaissant ses ennemis. Mais, Mme Mazeran ! s'écria-t-il après avoir inutilement cherché des yeux la jeune femme. Où est-elle ? il me la faut ; 500 roupies pour celui qui retrouvera l'autre femme blanche !

Cédant aux supplications de ses amis, qui ne prévoyaient que trop le sort que le zemindar réservait à leur compagne, Juliette était restée cachée dans une sorte de petit renfoncement du four.

Stimulés par la promesse de Narain-Sagore, les Indous recommencèrent leurs recherches. On découvrit bientôt la jeune femme. Un éclair de triomphe passa dans les yeux du zemindar.

—Enfin ! murmura-t-il.

Puis, posant le doigt sur le sillon tracé par la cravache de Valentin, il ajouta :

—A mon tour maintenant.

Il prit le fouet d'un syce et en cingla le visage de M. Mazeran, dont on avait déjà lié les pieds et les mains.

—Lâche ! s'écria un officier anglais, lâche ! qui frappe un ennemi désarmé !

Le zemindar ne répondit pas. Il était trop absorbé par la contemplation de ses victimes.

—Conduisez les Feringheas à mon palais, dit-il.

—A mort ! les Feringheas, à mort ! s'écria la foule désappointée.

—Je vous livre ceux-ci, dit le zemindar en montrant les trois officiers anglais.

—Tous, tous, nous les voulons tous !

—Ceux-ci ne sont pas des Anglais, reprit le zemindar en montrant M. Novéal et ses amis.

—Qu'importe, répliqua un dacoit, ce sont des Feringheas. A mort !

Sur un signe du zemindar, quelques hommes se groupèrent autour des prisonniers, tandis que les brahmines, les fakirs et les autres chefs occultes de l'émeute parlaient avec vivacité aux Indous. Grâce à leur concours, l'escorte formée par le zemindar put emmener les Français jusqu'au palais de Narain-Sagore.

—Que Dieu vous protège ! murmurèrent les officiers anglais. Priez pour nous.

—Je me nomme Thompson, dit l'un d'eux. Ma mère habite Londres. Fleet street. Si vous échappez aux dangers qui vous entourent, écrivez-lui

que son fils est mort le front haut, en fidèle sujet de la reine.

—Je suis d'Oxfore, et mon nom est Broadway, dit le second.

Les clameurs de la foule couvrirent la voix du troisième. Les Indous n'eurent pas la patience d'attendre que le four fût chaud. Ils se ruèrent sur leurs victimes, qui furent tuées à coup de sabre et de bâton, et mutilées de la façon la plus horrible. Pendant ce temps, les gens de Narain-Sagore conduisirent les prisonniers au palais du zemindar.

—Renfermez ceux-ci dans le grand caveau, dit Narain-Sagore en désignant Clémence, M. Novéal, Savinien, sir Richard, Frédéric et Joseph.

—Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Mazeran, à ses deux filles et à Valentin, restez.

—De grâce, ne nous séparez pas, s'écria Clémence. Laissez-nous du moins la consolation de mourir ensemble.

—Emmenez-les, dit le zemindar aux Indous.

—Juliette ma pauvre Juliette, fit Clémence, qui cherchait à échapper à ses gardes pour courir à sa cousine.

—Adieu, mes amis, adieu, murmura Juliette. Priez pour nous.

—Adieu ! adieu ! répétèrent Cécile et Emma en sanglotant.

—Eloignez ces deux enfants, dit le zemindar à ses domestiques.

—A nous trois, maintenant ! ajouta-t-il en s'adressant à M. et à Mme Mazeran avec un accent indicible de triomphe et de haine satisfaite.

Il les contempla quelque temps en silence, comme pour jouir de leurs angoisses, puis il reprit :

—Vous, madame, vous m'avez dédaigné ; vous monsieur, vous m'avez frappé. Mon tour est venu. Vous voyez cette porte, dit-il à Juliette, c'est celle de ma chambre. Dans une heure vous viendrez m'y trouver...

Elle ne lui répondit que par un air de mépris.

—Sinon je livre vos filles à la populace que vous entendez hurler autour de nous. Je n'ai pas besoin de vous dire quel sera leur sort.

Epouvantée de cette affreuse menace, Juliette se jeta aux pieds du zemindar. Il ne daigna ni la relever, ni répondre à ses supplications.

—Qu'on exécute mes ordres, dit-il.

Juliette se releva précipitamment et s'élança dans les bras de son mari.

—Adieu, Valentin, lui dit-elle, adieu mon époux bien-aimé ! Je mourrai en t'aimant, ton nom et celui de mes filles seront les derniers que je prononcerai.

—Juliette ! ma Juliette adorée ! ma pauvre Juliette ! murmurait Valentin en couvrant sa femme de baisers.

—Séparez-les donc ! s'écria le zemindar avec fureur.

Les deux jeunes filles firent un effort pour courir à leur beau-père afin de l'embrasser une dernière fois, mais les serviteurs de Narain-Sagore entraînaient Valentin et l'enfermèrent dans une petite pièce à la porte de laquelle on mit trois Indous.

—Dans une heure... dit le zemindar à Mme Mazeran.

Puis il ajouta en ouvrant la fenêtre qui donnait sur la rue.

—Regardez.

Une populace hideuse, portant des *mussals* (torches) et des branches de bois résineux qui répandaient une lumière rougeâtre, remplissait les rues, non seulement autour du palais, mais encore à perte de vue. De tous côtés on apercevait des in-

condies, on entendait des clameurs sauvages et des coups de feu. A la lueur sinistre de l'incendie et des torches, on distinguait des hommes ou plutôt des démons saccageant les maisons des Européens et jetant par les fenêtres tout ce qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas emporter. C'était un spectacle fait pour donner le vertige aux hommes les moins impressionnables.

—Hier c'étaient des moutons qui se laissaient frapper sans oser murmurer, dit le zemindar en montrant la populace déchainée ; aujourd'hui ce sont des tigres qui lavent dans le sang la honte d'un trop long servage. Si tu ne veux pas que tes filles leur soient livrées dans une heure, Juliette, tu viendras me le demander.

Il s'éloigna lentement tandis que cinq ou six béchans renfermaient Mme Mazeran, Emma et Cécile dans une pièce voisine.

Nous n'essaierons pas de décrire les angoisses de la malheureuse jeune femme. C'était la seconde fois qu'elle se trouvait dans cette situation, être obligée de choisir entre son honneur et la vie des êtres qui lui étaient chers. Mais en cette circonstance, sa position était plus cruelle encore qu'elle ne l'avait été en Afrique. Alors, croyant au serment de Morany et de Mbourousémé, elle se figurait que son sacrifice assurerait le salut de ses compagnons d'infortune. Ici, elle n'avait même pas cette espérance. Elle se laissa tomber sur un divan, réunit sur son cœur les têtes de ses deux enfants qui sanglotaient, et resta ainsi durant plus d'une heure, brisée, anéantie par la douleur. Tout à coup la porte s'ouvrit. Elle crut qu'on venait lui arracher ses enfants. Elle se leva d'un bond et se mit devant les deux jeunes filles. Le zemindar entra.

—Madame, dit-il à Juliette, en ce moment les chefs du peuple et de l'armée sont réunis pour proclamer un chef suprême. Ma présence parmi eux est nécessaire. Quoi qu'il arrive, néanmoins, je serai ici à minuit. A minuit donc.

Il la contempla quelques instants en silence.

—Narain sahib ! Narain sahib ! crièrent quelques officiers de cipayes, qui attendaient que le zemindar avec impatience pour l'amener au conseil. Il s'éloigna.

Juliette regarda l'heure à sa montre. Il était près de huit heures. Deux khitmutgars apportèrent un dîner somptueux dont le luxe contrastait singulièrement avec la position des malheureuses prisonnières, Juliette essaya d'intéresser les deux serviteurs à son sort ; mais, prières et promesses, tout échoua devant leur impassibilité.

—Ecoute, dit-elle à l'un d'eux, voici ma montre. Laisse-moi voir mon mari et je te la donne.

—Le zemindar me tuerait, répondit-il en repoussant le bijou que lui montrait la jeune femme.

Une inspiration vint à Mme Mazeran :

—Où est Jootha Maddub ? demanda-elle.

—Le sahib l'a envoyé au palais du grand Mogol.

—Un de vous peut-il le prévenir que nous sommes prisonnières ici ?

Le khitmutgar hésita.

—Je vous donnerai ma montre.

—Et moi mon bracelet, dit Cécile.

—Et Jootha Maddub vous récompensera généreusement, ajouta Juliette.

Un violent combat se livrait dans le cœur du khitmutgar.

—J'irai, dit-il enfin, mais vous me jurez que j'aurai les bijoux et que le sahib n'en saura rien ?

—Je te le jure par le Dieu des chrétiens.

Il partit en courant. Deux heures s'écoulaient, deux heures qui parurent deux siècles pour les pau-

vres femmes. Enfin un pas rapide glissa sur les nattes du vestibule.

—C'est lui, murmura Cécile.  
C'était Jootha Maddub en effet.

## XXVIII.

Juliette se jeta aux pieds de Jootha Maddub. Il se hâta de la relever. Il était vivement ému. Sa noble et belle figure cherchait vainement à prendre un air sévère.

—Vous êtes blessées ? s'écria-t-il tout à coup en remarquant le sang qui tachait les vêtements des trois femmes.

—Non, répondit Juliette, c'est le sang des malheureux qu'on a égorgés auprès de nous.

Elle lui raconta précipitamment les incidents qui venaient d'avoir lieu et l'horrible alternative dans laquelle la plaçait le zemindar.

—Jootha Maddub, dit-elle, chaque pays, chaque religion a ses usages et ses lois. Si je n'ai pu vous accepter pour gendre, croyez bien que c'est parce qu'il y avait impossibilité. Nous vous aimions tous, et, comme ami, vous avez toujours été bien accueilli.

—Vous m'avez chassé pourtant, murmura-t-il.

—Ma fille était chrétienne, et vous... Mais laissons tous ces souvenirs irritants. Vous êtes jeune, et les épreuves de la vie n'ont pas encore glacé ce qu'il y a de noble et de généreux dans votre cœur. Vous avez à vos pieds trois femmes qui souffrent, qui pleurent et qui n'ont d'espoir qu'en vous. Au nom de votre mère, sauvez-nous !

—Pour que miss Emma épouse l'officier anglais, n'est-ce pas ? répondit Jootha Maddub d'une voix sombre.

—Si cette considération vous arrête, dit Emma, n'hésitez plus : sauvez ma mère et ma sœur, et je vous jure que je n'épouserai jamais celui dont vous parlez.

—Jurez moi aussi que vous ne l'aimerez plus.

Eile baissa la tête et ne répondit pas.

—Vous voyez bien, dit-il. Oh ! ces blancs maudits, qu'ont-ils donc pour se faire aimer ainsi ?

—Ce qu'ils ont ? s'écria Emma ; ils ont du cœur, et si trois pauvres femmes pleuraient à leurs genoux, ils les sauveraient au péril de leur vie, sans leur vendre leur appui.

—Tais-toi, murmura Juliette, effrayée de la hardiesse de sa fille.

Jootha Maddub resta un moment comme atterré, et les yeux fixés à terre. Il releva enfin la tête en poussant un gros soupir.

—Peut-être avez-vous raison, dit-il à Emma ; mais ils ont été élevés dans ces idées-là, eux ; tandis que moi... Enfin, n'importe ; si le pauvre Indien n'a pas su se faire aimer, du moins il saura acquiescer des droits à votre reconnaissance... Je vais faire tout au monde pour vous délivrer.

—Que le ciel vous récompense ! s'écria Juliette.

—Ne vous faites pas d'illusion, cependant, reprit-il. J'ai ici fort peu d'autorité, et il ne me servirait à rien de lutter contre les ordres donnés par mon père. La ruse seule peut vous ouvrir un passage.

—Qu'allez-vous faire ?

—Je ne sais encore. Laissez-moi d'abord questionner les domestiques.

Il sortit et resta absent durant quelques minutes.

—Eh bien ? lui demanda Juliette lorsqu'il reparut.

—La surveillance la plus sévère et la plus minutieuse est exercée sur vous. J'ai gagné néanmoins deux de vos gardiens. Quant au troisième, on sera obligé de l'endormir avec du *datura*.

—Sans le tuer, j'espère ?

—Sans le tuer. Une fois sortis du palais, vous serez conduits dans la maison d'un *viacya* (commerçant) qui m'a de grandes obligations et qui m'a juré de vous protéger. Plus tard, je tâcherai de vous mettre à même de regagner votre patrie.

Jootha Maddub disait cela avec une tristesse profonde, et l'on voyait de grosses larmes couler dans ses yeux. Les Françaises sentirent si bien tout ce qui se passait dans le cœur du pauvre garçon, que, par un mouvement spontané de reconnaissance et de sympathie, Juliette et Cécile s'emparèrent chacune d'une de ses mains, qu'elles pressèrent avec effusion.

—Elle seule ne dit rien, murmura Jootha Maddub, en désignant du regard Emma, qui restait immobile et les yeux baissés.

—Vous êtes noble et bon, dit tout à coup la jeune fille, et je vous aime comme un frère.

—Elle fondit en larmes et se laissa tomber sur le sein de Mme Mazeran.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Juliette, il est dix heures et demie... Si votre père revenait.

—Mon *khitmutgar* doit venir nous avertir dès que le *behra* se sera endormi en fumant le *godawck* dont on a chargé son *gargouli* (pipe indoue).

Le *godawck* est une sorte de pâte composée de tabac, de confitures sèches de plantain et de divers autres ingrédients, qu'on fume dans le *houka* ou *narghilé* indien.

—Jootha Maddub, dit Juliette après un moment de silence, mon mari est dans la chambre voisine... Nous ne pouvons l'abandonner et partir sans lui.

—Et nos parents, nos amis ? ajouta Cécile.

Fixant sur Emma le regard tendre et profond de ses grands yeux noirs, Jootha Maddub semblait attendre qu'elle parlât.

—Sauvez-les ! murmura la jeune fille en joignant les mains.

—Je les sauverai... à cause de vous, répondit-il simplement.

Il arracha de son costume les magnifiques pierrieres avec lesquelles il comptait acheter les gardiens des prisonniers.

—Brave et noble cœur ! murmura Juliette en le suivant des yeux.

Il revint au bout de quelques minutes, portant sous le bras quelques pièces d'étoffes pareilles à celles qui composent le costume de la plupart des femmes indiennes.

—Habillez-vous avec ceci, dit-il aux trois Françaises. Je vous conduirai ensuite auprès de vos amis, car mon père peut revenir d'un moment à l'autre. Dès que vous serez prêtes, frappez à cette porte. Je viendrai aussitôt vous chercher.

Cinq minutes plus tard, Juliette appela la jeune Indoue.

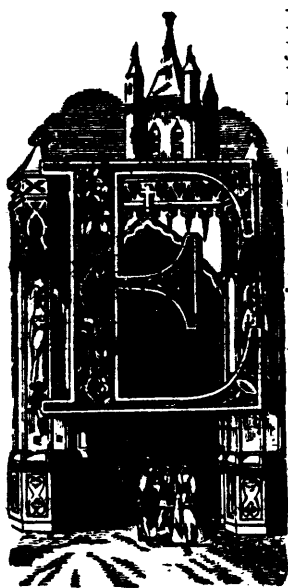
—Tenez, dit-il en mettant entre les mains de Juliette une bourse remplie d'un côté de *glob mohurs* (pièces d'or indoues valant 80 francs), et de l'autre de rubis et de diamants.

—Je vous suis profondément reconnaissante de votre générosité, Jootha Maddub, murmura-t-elle, mais je ne puis accepter de pareils présents.

(A continuer.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



Hé bien ! (remarque, père, je rougis en en faisant l'aveu) il était trois heures du matin.

—Quelle folie ! à ton âge c'est déplorable pour la santé ! Tu m'avais cependant promis de ne jamais l'attarder ainsi.

—Tu as raison, père, et j'ai eu grand tort, mais je me suis laissé entraîner.

—Chez qui donc étais-tu ?

—Chez mon ami Maxime Gérard.

—Un charmant garçon, j'en conviens. Et, que fais-tu, chez Maxime ?

—De fort sottes choses, je t'assure, on taillait un petit *boc*.

—As-tu gagné ?

—Pas précisément.

—En d'autres termes, tu as perdu ?

—Oui.

—Beaucoup ?

—Oh ! non, une bagatelle.

—Mais encore ?

—Une somme relativement insignifiante.

—Le chiffre ?

—Vingt-cinq ou trente louis que j'avais dans ma poche.

—C'est tout ?

—Et cinquante louis sur parole.

Philippe de la Brière alla prendre dans la caisse d'acier, dont la porte était entr'ouverte, quatre rouleaux d'or, et il les tendit à son fils en lui disant :

—Fais payer le plus tôt possible. Je joins au montant de la dette un quartier de ta pension mensuelle, car je suppose que tu dois être complètement à sec.

Tu ne te trompes pas, mon bon père, et je te remercie.

—Maintenant, mon cher enfant, écoute moi. Tu sais que je ne suis point outre mesure prodigue de sermons, et que je n'abuse point du droit de conseil, mais je veux aujourd'hui te prier, te supplier, au nom de ton affection pour moi, de renoncer à ces amusements funestes qu'on appelle le lansquenet, le baccarat, le trente et quarante. Je n'ai ni la pensée, ni le désir, de te priver des plaisirs de ton âge. Mais ceux là sont des plaisirs maudits. Quiconque devient joueur est compromis, sinon perdu ! Le jeu prend la fortune d'abord, il engloutit l'honneur ensuite ! Georges, mon cher Georges, ne me refuse pas le sacrifice que je te demande, promets moi de ne plus jouer !

—Mais sans aucun doute, mon bon père, je te ferai ce sacrifice, répondit le jeune homme, et je n'aurai qu'un fort mince mérite à cela, car je ne suis aucunement joueur, et, quand je m'assieds devant un tapis vert, c'est sans plaisir, sans pas-

sion, et pour faire comme tout le monde. Je te promets donc bien volontiers, je fais mieux, je te donne ma parole d'honneur, de ne plus toucher une carte ; es-tu content ?

M. de la Brière attira Georges contre sa poitrine, et l'embrassa à deux reprises, avec une effusion de tendresse, en murmurant :

—Tiens, tu es le meilleur des fils !

—Eh bien ! et toi, répliqua vivement le jeune homme, n'est-tu pas le meilleur des pères ?

Puis après un court silence, il ajouta :

—Et il faut que je compte bien sur ta bonté sans pareille et sans limites, car je vais te demander quelque chose d'énorme.

—Qu'est-ce donc ?

—Figure-toi, père, que j'ai vu chez Drake, hier, aux Champs-Élysées, une paire de poneys bai-bruns, trois quarts de sang, qui sont tout uniquement des merveilles ! Une élégance inimaginable, du brio, un bouquet insensé ! Vites trotteurs, et des actions ! des actions comme le fameux stepper de M. de P..... ! C'est un prince vaiaque qui les a fait venir d'Angleterre pour la petite Nina Taupin, de l'Opéra. Ils ont coûté dix-huit mille francs, il y a six mois. Nina, brouillée avec le prince et poursuivie par ses créanciers, vend ses meubles et réforme ses équipages. Elle a chargé Drake de vendre les poneys. Elle en demande dix mille francs. Ce n'est pas vendu, c'est donné. Seulement, il faut payer comptant. J'ai dit à Drake, hier, de ne terminer avec personne avant de m'avoir revu. Cet attelage me tourne la tête. Laisse-moi faire une folie. Ouvre-moi ta caisse paternelle, et tu me rendras bien heureux ? Veux-tu, dis, père ?

Tandis que Georges parlait, l'expression du visage de M. de la Brière était devenue sérieuse et même triste.

—Cher enfant, répondit-il en prenant les mains de son fils, j'éprouve en ce moment un très-vif chagrin ; il me faut pour la première fois de ma vie, accueillir une de tes demandes par un refus.

Ah ! murmura le jeune homme, non sans une nuance d'étonnement, tu me refuses les poneys ?

—Il le faut.

—Me permets-tu de te demander pourquoi ?

—Parce que je suis obligé de rassembler toutes mes ressources pour faire face à des éventualités presque menaçantes.

—Sais-tu bien que tu m'effrayes ! s'écria Georges. De quelles éventualités parles-tu ? Est-ce que la situation de notre maison serait compromise ?

—Rassure-toi, cher enfant, les choses ne vont pas jusque-là. Grâce au ciel notre maison est solide, et pour l'ébranler, il faudrait des événements impossibles à prévoir, mais l'horizon politique est extrêmement sombre, les esprits sont inquiets, la marche des affaires est entravée d'une manière à peu près complète, les faillites se succèdent en province. Déjà plusieurs de nos correspondants viennent d'être atteints, nous faisant perdre de fortes sommes. Encore une fois, ceci n'est rien, mais la panique augmentera peut-être encore. C'est une crise qui se prépare. Où s'arrêtera-t-elle ? Dieu le sait. D'un jour à l'autre les demandes

peuvent affluer. C'est dans trois jours la fin du mois. Elle est lourde. Nous sommes en mesure, plus qu'en mesure. Mais je te le répète, il faut tout prévoir et se tenir prêt à parer à tout.

Tu as raison, père, cent fois raison ! répliqua Georges, ma demande était une folie ? Je ne pense plus aux poneys de Nina Taupin, et je t'affirme, en mon âme et conscience, que je ne les regrette même pas.

— Bi n vrai ?

— Foi d'honnête garçon, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous trouvons frappés à l'improviste par quelqu'un de ces revers de fortune qui font crouler les trônes et les maisons de banque, je sens que j'oublierais sans peine ce luxe dans lequel tu m'as fait vivre, ces mille caprices auxquels ta tendresse ingénieuse laissait à peine le temps de naître, tant elle les réalisait vite, et je me mettrais à travailler, courageusement, joyeusement, avec toi et pour toi !

— Philippe de la Brière leva ses yeux et ses mains vers le ciel, et murmura des lèvres et du cœur :

— Mon Dieu, quel que soit l'aveur que votre volonté me réserve, soyez beni ! vous m'avez accordé la plus grande, la plus précieuse de vos faveurs. Vous avez fait de moi un heureux père !

En ce moment le secrétaire du banquier vint le prévenir que son agent de change demandait audience, et la conversation du vieillard et du jeune homme fut interrompue.

Philippe de la Brière avait dit la vérité

On arrivait à la dernière période de l'année 1847. L'horizon politique prenait des teintes sombres, et, quoiqu'il fût bien difficile de prévoir la catastrophe prochaine, l'inquiétude était au fond de tous les esprits, jetant dans le commerce et dans les affaires une perturbation inouïe, et le courrier de chaque matin apportait au banquier la nouvelle de désastres financiers éclatant dans les principales villes des départements.

Le vieillard n'éprouvait point encore cependant de sérieuses appréhensions. Il sentait derrière lui de puissantes ressources ; il comptait sur son crédit, sur son inattaquable réputation de prudence et d'honorabilité, et il se flattait de traverser la crise sans voir sombrer sous voiles, dans cette mer orageuse, le vaisseau de sa fortune.

Hélas ! il comptait sans les événements. Trois jours, nous le lui avons attendu dire à lui-même, le séparèrent de la fin du mois.

Ces trois jours suffirent pour amener la ruine complète et inattendue de sa maison, réputée, à bon droit, pour l'un des plus solides de Paris.

Deux des banquiers avec lesquels Philippe de la Brière faisait des opérations considérables suspendirent à la fois leurs paiements. D'énormes remboursements, devenus immédiatement exigibles, se présentèrent à l'improviste. La panique augmenta et bientôt ne connut plus de bornes. Tous les clients accoururent et redemandèrent leurs capitaux. La caisse se vida. Les actions, dépréciées par les circonstances, que le banquier jeta sur le marché de la Bourse, afin de faire flèche de tout bois, se vendirent avec une perte immense, et enfin la Banque, alarmée à juste titre et arrêtant le crédit juste au moment où il devenait le plus indispensable, refusa le bordereau envoyé à la dernière heure par le banquier.

Ce coup suprême, Philippe de la Brière le reçut en plein cœur.

Un de ces désespoirs auxquels ne survit aucun homme de sa trempe, s'empara de lui.

Une semaine avait suffi pour anéantir une for-

tune gagnée par vingt années d'un labeur incessant.

Le lendemain était jour d'échéance, et la caisse resterait fermée ! et le vieillard entraînerait dans son désastre, dans sa ruine, cent familles qui avaient eu confiance en lui ! et l'épithète infamante de banqueroutier se joindrait à son nom déshonoré ! — Car on l'accuserait ! — Les victimes accusent toujours, c'est leur droit rigoureux, et font un crime de leur misère à l'honnête homme foudroyé qui n'a pas su deviner la tempête et se mettre à l'abri.

Et son fils, son Georges bien-aimé, qui resterait seul en ce monde, à vingt ans, sans ressource, avec un nom flétri ! Qu'allait-il devenir ?

A cette pensée, Philippe de la Brière en arrivait presque à douter de la justice de Dieu, et sentait la folie s'emparer de son cerveau.

Il fallait prendre un parti cependant, et, après quelques heures d'une indicible angoisse, le vieillard redevint calme et maître de lui ; il baigna son visage à plusieurs reprises avec de l'eau glacée, pour effacer la trace de ses larmes, puis, frappant sur un timbre pour appeler un domestique, il s'informa si son fils était au logis.

La réponse fut affirmative.

— Alors, reprit Philippe, allez prévenir M. Georges que je l'attends dans mon cabinet.

Le valet sortit.

Cinq heures du soir allaient sonner, par conséquent il faisait nuit.

M. de la Brière abaissa le capuchon de la lampe placée sur son bureau, afin de ne pas se trouver en pleine lumière et de dissimuler plus facilement à son fils l'altération de ses traits.

— Tu as besoin de moi, père ? demanda Georges en entrant dans le cabinet d'un pas rapide et d'un air enjoué, car il ne savait absolument rien de la situation que M. de la Brière se proposait de lui cacher jusqu'au dernier moment.

— Oui, cher enfant, j'ai besoin de toi, répliqua le banquier.

— Eh bien ! fit le jeune homme en riant, me voici tout à tes ordres. Commande ! j'obéirai.....

— Si tu savais qu'elle est la corvée que je te destine, tu serais peut-être moins gai.

— Une corvée, à moi, père ! et venant de toi ! Voilà qui m'étonne. Ce n'est guère dans tes habitudes. Tu m'as toujours laissé les plaisirs, en gardant les ennuis pour toi.

— Autant que j'ai pu, c'est vrai. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui.

— Enfin, parle ! Que faut-il faire ?

— Monte dans ton appartement d'abord, et prépare ta valise.

— Ma valise ! répéta Georges stupéfait. Ah ça ! mais, je quitte donc Paris ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Pour deux ou trois jours.

— Dans cette saison, ce n'est pas gai !..... Enfin, puisqu'il le faut.....

— Oui, mon enfant, il le faut absolument.

— Je pars, quand ?

— Ce soir, à onze heures, par l'express.

— Pour où ?

— Pour le Havre.

— Où descendrai-je, au Havre ?

— Chez Jules Dulong, mon correspondant, à qui tu remettras une lettre que je vais écrire.

— A merveille. Mais je ne suppose pas que tu me fasses passer une nuit en chemin de fer uniquement pour me charger d'une lettre que l'administration des postes transporterait avec un vrai plaisir.

—Ta supposition est fort juste, et voici l'objet de ton voyage : nous sommes compromis pour une somme assez forte dans la faillite de Nicolas Lemonnier, l'armateur. Il y aurait moyen, cependant, paraît-il, de s'en tirer sans grand dommage, en désintéressant deux ou trois des principaux créanciers, en prenant leur place, et en remplaçant Lemonnier, qui est un honnête homme, à la tête de son industrie.....Le temps me manque pour te mettre au courant des détails de cette affaire, mais Jules Du'long la connaît depuis A jusqu'à Z, et il s'en occupera avec toi.

—Qu'aurai-je à faire ?

—Te renseigner d'une façon très-exacte sur la situation réelle de Nicolas Lemonnier, sur ses ressources, sur ses opérations et sur les causes de sa débâcle. Je m'en rapporterai entièrement sur toi, j'agirai selon le rapport que tu me feras et selon tes impressions personnelles.

—Merci de cette confiance, père. Je tâcherai de la mériter.

—Maintenant, mon enfant va bien vite faire ta valise, habille-toi chaudement pour le voyage, et descends dîner. Je ne veux plus que nous nous séparions jusqu'à l'heure où je te mettrai moi-même en wagon, à la gare de la rue Saint-Lazarre.

—J'y vais, père, et je serai dans la salle à manger à six heures précises.

Au moment où Georges, après avoir quitté le cabinet, venait de refermer la porte derrière lui, le masque calme et presque souriant qu'il avait imposé Philippe de la Brière s'évanouit comme se fondrait un masque de cire placé sur des charbons ardents, et le visage du malheureux père reprit une expression navrante et désespérée.

—Oh ! mon Dieu, Seigneur mon Dieu, balbutia-t-il d'une voix qu'étouffaient les sanglots, vous êtes pour moi sans pitié ! Le supplice que vous m'imposez est au-dessus des forces d'un homme ! Je vous bénis, cependant, Seigneur, et je vous demande du courage.

Le vieillard, pendant quelques minutes, cacha sa tête dans ses deux mains qui bientôt furent inondées de grosses larmes, ruisselant de ses yeux comme une pluie d'orage.

Il se mit ensuite à écrire une courte lettre à son correspondant du Havre.

— Cher monsieur Du'long, lui disait-il, j'attends de vous un sérieux service. J'ai besoin que mon fils Georges soit absent de Paris pendant deux fois vingt quatre heures, et je vous l'envoie. Recevez-le avec votre bienveillance accoutumée, et gardez-le sous le prétexte de lui donner les détails et les renseignements qu'il vous demandera sur la faillite de Nicolas Lemonnier. Après-demain matin il recevra de moi une lettre qu'il vous communiquera certainement, et qui mettra un terme à l'hospitalité que je sollicite pour lui. Je vous remercie d'avance de votre condescendance à mes désirs, et je vous prie de croire à toute ma reconnaissance sincère et profonde.

Une fois ces quelques lignes mises sous enveloppe et cachetées, Philippe s'absorba de nouveau dans ses méditations douloureuses, jusqu'à l'heure où son valet de chambre vint le prévenir que le dîner était servi et que son fils l'attendait dans la salle à manger.

Le repas fut triste.

M. de la Brière, malgré tous ses efforts, ne parvenait point à dissimuler complètement les sombres préoccupations qui le dominaient et son attitude contrainte faisait naître chez Georges des inquiétudes faciles à comprendre. Il interrogeait alors son père, et celui-ci, par le vague de ses ré-

ponses, par l'embarras manifeste de ses dénégations, redoublait les anxiétés du jeune homme.

Georges devinait instinctivement qu'il y avait dans l'air quelque chose de grave, de mystérieux, de terrible. Il aurait voulu rester, mais il n'osait point ne pas partir.

La soirée s'écoula lentement. L'heure de la séparation arriva et Philippe de la Brière, sur le seuil du wagon, embrassa son fils à trois reprises, comme on embrasse un être qu'on ne doit plus revoir.

Sous l'étreinte presque convulsive de son père, Georges frissonna et il sentit son cœur se serrer..

—Gardez-moi près de vous ! balbutia-t-il, gardez-moi, je vous en supplie ! J'irai demain..... dans deux jours.....quand vous voudrez enfin ! Mais permettez-moi de rester ce soir, je ne sais pourquoi.....ce départ me fait peur.

### XXXIII.—Un banquier (suite).

Pour toute réponse, M. de la Brière le poussa doucement dans le compartiment de première classe et referma sur lui la portière.

Le signal se fit entendre, la vapeur siffla, le train partit, et Georges, se penchant à la portière, envoya son dernier baiser et son adieu suprême à son père resté sur le quai.

A Mantes, première station pour les *express* qui vont au Havre, Georges eut un instant l'idée de descendre et, au lieu de continuer sa route, de revenir à Paris par le train de minuit.

Mais il avait trop l'habitude de la soumission pour transgresser ainsi la volonté formelle de son père. Sa main, déjà posée sur la poignée de la serrure du wagon, ne fit point jouer cette serrure, et il se rejeta dans son angle capitonné en murmurant :

—A la grâce de Dieu !

Rentré chez lui, après avoir assisté au départ de son fils à la gare de la rue d'Amsterdam, Philippe de la Brière ferma ses portes intérieurement et s'assit devant un petit bureau qu'éclairait une lampe carcel.

Il était minuit. Le vieillard se mit à écrire d'une main lente, mais ferme.

Quand sonnèrent six heures du matin, la lampe brillait toujours, et il traçait les adresses des deux lettres qu'il venait d'achever.

L'une était pour son fils, au Havre, chez M. Jules Du'long, banquier.

L'autre, pour le commissaire de police du quartier.

Voici quelques extraits de la première qui n'avait pas moins de huit pages :

—Arme-toi de courage, cher enfant, mon fils bien-aimé, car cette lettre t'apporte la nouvelle d'un double malheur ! Au moment où l'épouvante envahit ton cœur, voile tes yeux et fait trembler ta main en lisant ces premières lignes, ton père est mort, et tu es ruiné.

—Où, je meurs...Je meurs volontairement, pour ne pas survivre à mon honneur commercial, pour ne pas te léguer un nom flétri, car en face de mon cadavre aucune voix n'osera proférer une accusation outrageante... Il n'y aura pas de honte sur ma mémoire.....Mon sang l'aura lavée d'avance...

—J'ai la conscience de n'avoir mérité ni par une faute, ni par une erreur, ni par une imprudence le coup qui me frappe. Je succombe sous une fatalité inouïe qu'aucune intelligence humaine ne pouvait prévoir. Sois en juge..."

.....  
Ici, M. de la Brière entrait, sur les causes de sa

ruine foudroyante, dans de longs détails qu'il nous paraît inutile de reproduire.

Il continuait ainsi :

“ S'il est pour moi un plus cuisant chagrin, une douleur plus poignante que de te laisser dans la misère, après t'avoir élevé dans la richesse, c'est la pensée de toutes les ruines qui vont naître de ma ruine ! Comme un vaste et puissant édifice miné dans ses fondations et s'abattant à l'improviste, j'écrase en m'écroulant tout ce qui m'entourait... Ces familles si nombreuses qui, pleines de confiance et de sécurité, avaient remis leurs fortunes dans mes mains, que vont-elles devenir ? Que de larmes, que de désespoir ! Hélas ! que de malédictions peut-être ! Ces vieillards dont l'unique ressource s'anéantit, à l'heure où le travail ne leur est plus permis... comment me survivront-ils ? Ces jeunes filles dont la dot s'engloutit dans mon désastre, resteront-elles honnêtes et pures ? La pauvreté est mauvaise conseillère, ne les livrera-t-elle point aux pièges de la débauche aux mains pleines d'or ? Voilà ce qui me tue, mon enfant ! Voilà ce qui change mes heures suprêmes en une intolérable agonie !

“ Un espoir cependant me reste, et cet espoir repose tout entier sur ta tête... Tu es jeune et tu es fort. Tu as le cœur bien placé, l'âme noble, l'esprit vaillant. J'ai foi en toi et je t'impose un devoir sacré !

“ Ce devoir tu l'accompliras, j'en ai la certitude, ou tu périras à la tâche.

“ A cette lettre sont jointes les noms de tous mes créanciers et les chiffres de leurs créances.

“ Garde ces listes ! garde-les bien ! C'est l'honneur de ton père mort que je te confie.

“ Tu trouveras sous cette enveloppe dix billets de banque de mille francs. Ces dix mille francs sont bien à toi et tu peux t'en servir sans scrupule, car ils proviennent de la vente des quelques bijoux que possédait ta sainte mère avant de devenir ma femme.

“ Ces dix mille francs sont pour toi l'enjeu de la partie que tu vas tenter, et qu'il faut gagner ou mourir.

“ Là-bas, de l'autre côté des mers, en Australie, en Californie, au Mexique, on peut, avec beaucoup d'audace et une volonté de fer, réaliser de rapides et fabuleuses richesses..... Cela s'est vu déjà, et cela doit se voir encore.

“ Beaucoup tentent la fortune, je le sais, et peu réussissent. Sur mille qui s'en vont, il n'en revient qu'un seul.

“ Il faut que tu sois celui-là !

“ Essuie les larmes, mon enfant ! élève ton cœur ! *Sursum corda* ! Pars à l'instant..... travaille et lutte ! Gagne des millions, non pour toi, mais pour ceux que j'entraîne avec moi dans l'abîme. Reviens vainqueur, et dis à tous : “ Mon père vous a donné son sang ! Moi je vous donne mon or !

“ Et quand sera payé par toi le dernier sou de la dernière dette, je tressaillerai d'allégresse dans ma tombe réhabilitée. ”

.....  
La lettre de Philippe de la Brière continuait encore pendant plusieurs pages, mais ce que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs doit suffire pour leur faire comprendre le sens et la portée.

Le second Billet ne contenait que ces quelques lignes :

“ Monsieur le commissaire de police,

“ Après une longue existence de travail et de probité, des circonstances fatales m'obligent à suspendre mes paiements.

“ Un seul moyen me reste de prouver à tous que, si je suis malheureux, au moins je ne suis pas coupable. Ce moyen, je l'emploie.

“ Je me tue pour ne pas survivre à mon honneur.

“ PHILIPPE DE LA BRIÈRE.

“ Paris, le 30 novembre 1847.”

A huit heures du matin, le vieillard sonna son valet de chambre et l'envoya porter à la poste la lettre destinée à Georges de la Brière.

Il ouvrit ensuite un des tiroirs de son bureau, y prit une boîte de pistolets, s'assura qu'ils étaient chargés, et en renouvela les capsules.

Ceci fait, et après avoir placé bien en évidence sur la cheminée le billet écrit pour le commissaire de police, Philippe s'agenouilla devant un christ d'ivoire suspendu dans l'un des panneaux de sa chambre à coucher et pria longuement.

Quand le vieillard se releva, il était neuf heures moins quelques minutes, et c'était à neuf heures précises que s'ouvraient d'habitude les bureaux et la caisse de la maison de banque, qui, ce jour-là, devaient rester clos.

Philippe s'approcha de sa fenêtre et regarda dans la rue. Sur le trottoir, devant la porte cochère, il y avait des groupes nombreux.

Personne ne savait rien encore de la catastrophe imminente, et cependant l'inquiétude se peignait sur tous les visages. On parlait, on discutait vivement, et les montres, tirés des goussets par des mains impatientes, étaient interrogées dix fois par seconde.

Neuf heures commencèrent à sonner.

C'était l'instant où les appréhensions des porteurs de titres allaient se trouver confirmées ou se dissiper. Les groupes quittèrent le trottoir et se précipitèrent dans la cour, pour monter à l'entresol par l'escalier spécial des bureaux.

Philippe de la Brière prit un des pistolets, l'approcha de sa tempe, recommanda son âme à Dieu, et, au moment où retentissait le dernier coup de neuf heures, il pressa la détente et se fit sauter la cervelle.

On accourut au bruit, mais trop tard, comme toujours.

L'homme de cœur, l'honnête homme, n'était plus qu'un cadavre baigné dans une mare de sang !

Trois jours après ce jour fatal, George de la Brière, écrasé par le désespoir, prenait passage au Havre sur un navire en partance pour l'Amérique.

Il s'était juré d'accomplir le vœu suprême de son père ou de mourir à la tâche.

#### XXXIV.—Périne et le docteur.

Retournons au château de Rochetaille et reportons-nous à la veille du jour où devait s'accomplir le suicide héroïque de Philippe de la Brière.

C'était le 30 novembre, jour fixé pour le mariage civil du baron Gontran de Strény et de la comtesse de Kéroural.

M. Sosthène Lehardy, maire de la petite commune Rochetaille, s'était mis à la disposition du baron pour venir au château, avec les régistres de l'état civil et les quatre témoins, à l'heure qui conviendrait le mieux à Mme. la comtesse.

L'officier municipal était un très digne homme, ex-professeur du collège de Vesoul, retraité et pro-

priétaire d'un petit bien qu'il habitait à un kilomètre et demi du village.

Vers dix heures du matin, Gontran monta à cheval, afin d'aller le prévenir qu'il viendrait, à trois heures précises, le chercher en voiture. Il y avait tout près d'un pied de neige dans la campagne, et de gros flocons blancs continuaient à tomber sans interruption.

Pendant l'absence de M. de Strény, le docteur Louis Perrin arriva.

On mit son cheval à l'écurie et il monta droit à la chambre de la comtesse qui, malgré sa faiblesse croissante et ses défaillances continuelles, avait voulu se lever, et reposait, étendue plutôt qu'assise, sur une chaise longue placée au coin de la cheminée, dans laquelle brûlait un grand feu.

—Eh bien, chère malade, demanda-t-il en prenant la main fiévreuse de la jeune femme, vous trouvez-vous mieux aujourd'hui ?

Léonie secoua mélancoliquement la tête et répondit :

—Hélas ! non, docteur. Ce tremblement nerveux qui m'agite depuis quelques jours devient plus fatigant que je ne saurais le dire.

—Est-il continu ?

—A peu près. Mais c'est surtout quand approche le soir qu'il redouble et se change en une véritable torture.

—Avez-vous dormi la nuit dernière ?

—A peine. Vous savez bien que je ne dors plus, et si par hazard la lassitude triomphe un instant de l'insomnie, mon sommeil est pénible, peuplé de mauvais rêves. Je me vois entourée de fantômes et je me réveille en poussant des cris.

—Qu'éprouvez-vous alors ?

—Un anéantissement douloureux ; je suis baignée d'une sueur froide, ma pauvre tête me semble si lourde que j'ai peine à la soulever.

—Vous n'avez rien changé au régime que j'ai prescrit ?

—Rien.

—Vous buvez plusieurs fois par jour la tisane dont j'ai donné la formule ?

—J'en bois un grand verre toutes les heures.

—En éprouvez-vous quelque soulagement ?

—Non.....ou du moins c'est bien rare. Presque toujours, après avoir bu, ma poitrine devient oppressée et je crois sentir du feu couler dans mes veines.

—Etrange ! murmura le docteur en réfléchissant. Puis, au bout d'une seconde, il ajouta : Permettez-moi d'appeler votre femme de chambre.

—Faites, docteur.

Le jeune médecin frappa sur un timbre placé à portée de la main de la comtesse.

Périne attendait dans la pièce voisine. Elle entra.

—Mme la comtesse a besoin de moi ? demanda-t-elle.

—M. le docteur veut te parler, mon enfant dit Léonie.

—Apportez-moi la tisane que j'ai prescrite dit le médecin.

—Je viens justement d'en préparer une carafe de toute fraîche, répliqua Périne ; je vais la chercher. Et elle sortit.

—Vous êtes toujours contente des services de cette femme ? reprit le docteur lorsque la porte se fut refermée.

—Toujours et plus que jamais.

—Son zèle ne se dément pas ?

—Il redouble, au contraire. Périne est une nature affectueuse et reconnaissante ; le peu que j'ai fait pour elle m'a conquis son dévouement tout en-

tier. Rien ne lui semble pénible. Elle brave la fatigue, elle se multiplie, elle passe les nuits. Je la trouve auprès de moi sans cesse. Une fille ne soignerait pas mieux sa mère.

—Ainsi, votre confiance en elle est sans bornes ?

—Oui, sans bornes, et elle la mérite.

—Et son mari ?

—Son mari, je crois, est le plus brave homme du monde. Mais son service l'appelle hors du château, je ne le vois jamais..... Pourquoi ces questions, mon cher docteur ?

—Parce que je suis heureux, madame la comtesse, de vous savoir bien entourée.

—Sous ce rapport, je n'ai rien à envier. On ne saurait l'être mieux que je le suis. Tous ceux qui m'approchent souffrent de me voir souffrir et donneraient leur vie pour moi.

En ce moment, Périne rentra. Elle portait sur un plateau une carafe de tisane, un verre et une petite cuiller.

—Monsieur le docteur, dit-elle, voici ce que vous avez demandé.

—Merci. Déposez, je vous prie, ce plateau sur cette table, et donnez-moi un second verre.

Périne prit un verre sur un meuble et le présenta à Louis Perrin qui le remplit à demi de tisane, l'approcha de ses lèvres et but lentement quelques gouttes, les dégustant en quelque sorte, comme un gourmet désireux de se rendre compte du bouquet d'un grand vin.

—Eh bien ! demanda Léonie qui le regardait avec curiosité.

—Eh bien, madame la comtesse, cette tisane me semble préparée d'une façon irréprochable.

Il remplit jusqu'au bord le verre resté sur le plateau, puis, le présentant à la malade, il ajouta :

—Veuillez boire.

Léonie obéit et, d'un seul trait, vida le verre.

—Qu'éprouvez-vous maintenant ? fit le docteur quand elle eut achevé.

—Une fraîcheur délicieuse, un grand bien-être. Il me semblent que cette boisson me ranime, me revivifie.

—J'y comptais, et je crois pouvoir vous promettre que les sensations pénibles dont vous me parlez tout à l'heure ne se renouvelleront plus.

Ensuite, se tournant vers Périne, le médecin lui dit :

—Je vais préparer un cordial à la pharmacie ; j'aurai besoin de votre aide. Accompagnez-moi, je vous prie.

—Je suis à vos ordres, monsieur le docteur.

—Mais, demanda Léonie, vous reviendrez ici, n'est-ce pas, avant de quitter le château ?

—J'aurai l'honneur de vous revoir, madame la comtesse.

Le jeune médecin et Périne n'échangèrent pas un mot en parcourant la galerie et en descendant l'escalier qui conduisait à la pharmacie.

Lorsqu'ils furent arrivés dans cette dernière pièce, le docteur profita d'un moment où la femme de Jean Rosier, placée en face de l'unique fenêtre, se trouvait en pleine lumière, il lui dit en attachant sur elle un de ces francs et fermes regards qui descendent jusqu'au fond des âmes :

—Écoutez-moi et répondez-moi, Périne.

Il y avait dans l'accent de son interlocuteur quelque chose de si grave, nous dirions presque de si solennel, que Périne tressaillit involontairement.

—Vous écouter ? vous répondre ? fit-elle étonnée. Je suis prête.....

—C'est vous qui préparez chaque jour les breu-



vages destinés à Mme la comtesse ? commença Louis Perrin.

—C'est moi.

—Vous seule ?

—Moi seule.

—C'est ici dans cette pharmacie, que vous prenez les médicaments qui leurs servent de base ?

—Toujours et jamais ailleurs.

—Quand une tisane est préparée d'avance, où la déposez-vous ?

—Là, sur ce rayon, et je viens la chercher aussitôt que Mme. la comtesse en a besoin.

—La porte de la pharmacie reste-t-elle quelquefois ouverte en votre absence ?

—Jamais. Après les recommandations que vous m'avez faites, ce serait de ma part une négligence impardonnable. Je ferme la porte avec soin et je ne me sépare pas de la clef.

—Quelqu'un partage-t-il avec vous les soins que vous donnez à Mme. de Kéroual avec un zèle et un dévouement dont elle fait le plus grand éloge ?

—Personne.

—Votre mari, cependant, pourrait vous aider dans la manipulation des médicaments, dans la préparation des breuvages...

—Mon mari ! le pauvre cher homme ! Depuis que vous l'avez si bien guéri de sa fracture à la jambe, il n'a pas mis les pieds ici, ni dans les appartements. Il n'entre au château que pour prendre ses repas et pour se coucher.

—Ainsi, vous seule approchez Mme. la comtesse ?

—Moi, sa fille et la mienne, et M. le baron.

—Je parle des gens attachés à son service.

—Aucun.

—Mme la comtesse n'a pas d'ennemis ?

—Des ennemis ! s'écria Périne avec un geste énergique de dénégation. Est-ce que c'est possible ! Et qui donc pourrait la haïr, cette sainte et digne femme ? Un ange de douceur et de bonté ! Non, non, monsieur le docteur, elle n'a point d'ennemis ? Tout le monde ici l'aime, tout le monde l'adore, et c'est justice !

—Ainsi, vous, Périne, vous l'aimez tendrement ?

—Eh ! comment ne l'aimerais je pas ? Je serais donc un monstre ! Songez, Monsieur le docteur, que je lui dois tout, la vie de mon mari, celle de ma fille peut-être, notre tranquillité ! Ah ! qu'on me demande mon sang pour elle ! On verra si je l'aime !

—Eh bien ! continua le médecin en regardant avec un redoublement de fixité la femme de Jean Rosier, ne conservez aucune illusion. Mme de Kéroual est mourante.

Périne devint très-pâle et ses yeux semblèrent s'agrandir.

—Mourante ! répéta-t-elle avec stupeur. Vous avez dit : Mourante !

—Oui, et ce n'est point une maladie naturelle qui la tue.

—Qu'est-ce donc alors ?

—C'est un crime.

Périne recula de trois pas. Son visage offrait une expression de stupeur allant jusqu'à l'hébétément.

—Un crime ! s'écria-t-elle enfin d'une voix rauque. Allons donc ! est-ce que c'est possible ! Non ! je ne vous crois pas ! Non ! non !

—C'est la vérité cependant ! Mme de Kéroual meurt empoisonnée !

Périne passa ses deux mains sur son front avec un geste de folie.

—Et vous êtes sûr de ce que vous dites ? reprit elle ensuite en saisissant le bras du docteur.

—J'en suis sûr ! Le crime est aussi clairement démontré pour moi que l'existence du soleil.

Périne fondit en larmes et balbutia :

—Le poison ! Ah ! c'est infernal ! Mais quel est le misérable ?.....

C'est pour tâcher de le découvrir que je vous interroge, continua le médecin.

A son tour, la jeune femme attacha sur son interlocuteur un regard tout à la fois fixe et effaré.

—Ah ! s'écria-t-elle avec épouvante, avec horreur, vous ne m'avez point soupçonnée ? Vous ne m'accusez pas ?

Au lieu de répondre d'une façon absolument négative, Louis Perrin se retrancha derrière cette généralité :

—Je ne soupçonne personne.....je n'accuse personne.....je cherche.

—Pourquoi ne pas vous adresser à la justice et dénoncer le crime ? demanda Périne.

—Parce que, jusqu'au dernier moment, je veux, contre toute vraisemblance, garder l'espoir de sauver Mme de Kéroual. Or, il suffirait de la justice apparaissant tout à coup devant elle, et lui révélant la présence d'un meurtrier dans sa maison, pour porter le dernier coup à cette existence qui ne tient plus qu'à un fil.

—Mais alors, du fond des ténèbres où il se cache, le monstre, se misérable assassin, continuera son œuvre.....

—Non, car nous serons là tous deux pour déjouer cette œuvre infâme.

—Comment ?

—Il faut, à partir de cette heure, que vous ne quittiez plus un instant Mme de Kéroual, ni le jour, ni la nuit.

—Oh ! soyez tranquille, monsieur le docteur, je ne la quitterai plus

—Il faut que la tisane, préparée par vous seule, ne cesse jamais d'être sous vos yeux.

—Je ne la perdrai pas de vue.

—Il faut, de votre part, un redoublement de surveillance quand une personne du château approchera Mme la comtesse. Même lorsque cette personne sera M. le baron de Strény.

—Eh quoi ! monsieur le docteur, balbutia Périne atterrée, soupçonneriez-vous donc.....

Le médecin l'interrompit :

—Encore une fois, dit-il, je ne soupçonne personne et je me défie de tout le monde.

—Mais lui, reprit Périne avec insistance, lui, M. le baron, qui dans quelques heures sera le mari de madame ?

—J'ai dit : tout le monde ! répliqua le jeune médecin d'une voix brève

Puis, au bout d'une seconde, il continua :

—Il me reste une dernière recommandation à vous faire.

—Laquelle ?

—Chaque fois que vous serez au moment de présenter à Mme la comtesse un verre de tisane, assurez-vous que les vertus bienfaisantes de ce breuvage ne sont point devenues des propriétés toxiques.

—Comment pourrai-je le faire ?

—Prenez dans votre bouche une cuillerée de tisane. Si vous éprouvez sur la langue et sur le voile du palais une sensation d'acre chaleur, c'est que la main du meurtrier, profitant d'une seconde où votre surveillance se ralentissait, aura de nouveau versé le poison.

(A continuer.)

## LE MOIS DE MARIE.

Voici venir le doux mois aux brises printanières, aux plus beaux soleils..... c'est Mai dans sa jeunesse immortelle, couronné de fleurs et faisant flotter en marchant sa robe de verdure... Une teinte pourprée s'étend sur l'horizon..., le Roi des astres brille d'un nouvel éclat et couronne d'une auréole d'or la nature rajeunie... Admirez ces prés, ces bosquets reverdis..., voyez les arbres de la forêt se revêtir de feuilles...

Ecoutez..., n'entendez-vous pas le doux gazouillement des oiseaux... Ici le rossignol..., le rouge-gorge..., là l'hirondelle, revenue des plages lointaines, chante à l'envie les louanges du Créateur...

Qu'il est doux de contempler, au matin, la nature ranimée. Un sentiment de vie, un éclair de joie fait tressaillir le cœur... O Mai, que tu as d'attraits!... C'est que tu es consacré à la Reine des Anges, et qu'au nom béni de Marie, l'espérance renaît dans les âmes.

Voyez-vous ce groupe de jeunes filles, rayonnantes de bonheur, mais pieuses et recueillies, aux pieds d'une blanche madone?...—Elles font l'ouverture du Mois de Marie. L'une d'elles recite à haute voix une courte prière, puis toutes entonnent avec amour un de ces cantiques dont l'accent mêlé à la brise matinale monte comme un pur encens vers leur Auguste Maîtresse.

Un autel rustique adossé au tronc d'un vieil arbre... Une nappe blanche, des fleurs, voilà le trône terrestre de Marie dont la douce figure sourit à la candide piété de ses enfants. Ses mains virginales étendues sur leurs jeunes têtes semblent répandre à profusion les grâces célestes dont elle est la dispensatrice... Les voix s'éteignent dans un dernier élan d'amour, mais les cœurs palpitent de joie... Oh! qu'elles sont douces ces impressions!... qu'elles sont durables!...

Mais traversez les mers..., gravissez un de ces monts vénérés sur le sommet duquel se trouve une petite chapelle — pénétrez dans ce sanctuaire tant aimé : là aussi on célèbre avec bonheur l'heureux retour du Mois de Marie. La douce figure de la Vierge Immaculée est couronnée de fleurs — de nombreux *ex voto* ornent les murs et publient hautement les bontés de cette Grande Reine aux pieds de laquelle se pressent ses fidèles sujets. — Partout où se trouve un autel destiné à offrir le Saint Sacrifice, se trouve aussi une image de Marie — tant il est vrai que le Fils ne peut être séparé de sa Mère — tant il est vrai surtout que Marie est le guide du Chrétien et que c'est par elle qu'il va à Jésus.

Joséphine GULBRANDSON,  
Institutrice.

## TEMPS QUI PRÉCEDENT LA VENUE DE HENRI V.

(Suite.)

— A propos d'un des signes du n° 5, la *Revue Britannique* dit : " Il est à remarquer que, depuis 1840, toute l'armée prussienne a changé ses anciens chapeaux pour des casques de forme romaine. Leur nouvel habit militaire a aussi quelque ressemblance avec la tunique des Romains. "

— Un autre signe, qui s'accomplit, c'est l'aveuglement et l'orgueilleux endurcissement de la France et de ses chefs.

— Les grands malheurs devant avoir lieu *avant les vendanges*, selon la prophétie de Blois, ce sera dans un mois de *septembre*, mois des avertissements des iniquités, des châtiments.

### I ETTRE IX.

CONFUSION DANS L'ORDRE POLITIQUE : LUTTES DES PARTIS. — GUERRE CIVILE, SOCIALE, ÉTRANGÈRE.

15. " J'aveuglerai, dit le Seigneur, ces ouvriers d'iniquités, et ils ne sauront pas s'entendre et ils se révolteront les uns contre les autres. " (Proph. d'une Religieuse de \*)

16. " Ce seront les *libéraux* qui se dévoreront les uns les autres. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

17. " Vers ce temps la France sera divisée en plusieurs partis..... Les Français seront divisés en trois partis. " (Proph. allemandes.)

18. " Il me fut dit (par le Seigneur, vision de 1816) : Tu vois les crimes qu'on commet?..... Et qui retient mon bras vengeur?..... Je vais donc encore frapper la France pour le bonheur des uns et le malheur des autres. Je vis dans ce moment un gros nuage qui était si noir que j'en fus épouvanté. Il couvrit toute la France; et dans ce nuage j'entendis des voix confuses qui criaient, les uns; Vive la République! les autres: *Vive Napoléon!* les autres: *Vive la Religion et le grand monarque que Dieu nous garde!* " (Proph. d'une ancienne Religieuse Trappistine.)

19. " Vous entendrez plusieurs cris Les trois qui domineront seront d'abord: *Vive la République!* puis: *Vive Napoléon!* puis enfin le dernier: *Vive le grand monarque que Dieu nous garde!* " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

20. " *Ils ne s'entendent plus!* Des cris retentissent de toutes parts: *Vive la République! Vive Napoléon! Vive Henri! Vive Louis! Quelle confusion!* " (Proph. d'une Religieuse de Belle.)

21. " Les hommes et les peuples se sont levés les uns contre les autres. Guerre, guerre, *guerres civiles, guerres étrangères!* Quels chocs effroyables! " (Proph. de Prémol.)

22. " Quelque temps avant la Restauration, il faudra soutenir une guerre étrangère: pour cela on fera une grande levée d'hommes, tous ceux de 18 à 30 ans partiront. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

23. " Les ennemis (les Prussiens) ne s'en iront pas tout à fait ; ils reviendront encore et ils détruiront tout sur leur passage. " (Proph. du Vénérable curé d'Ars.)

24. " Tous les hommes partiront : on les fera partir par bande et petit à petit. Il ne restera que les vieillards. " (Proph. de Blois.)

25. " Tentative de Restauration Napoléonienne. *Le Napoléon qui paraîtra* disparaîtra bientôt pour ne plus reparaitre. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

26. " *Plusieurs villes* éprouveront des commotions et feront de nouvelles constitutions, à cause desquelles elles s'isolent et régneront dans leurs limites ; mais elles resteront dans la désolation. " (Proph. de J. de Vati-guero.)

27. " Pendant quelque temps, on ne saura à qui on appartiendra... Pendant un temps, on ne saura les nouvelles au vrai que par quelques lettres particulières. " (Proph. de Blois.)

28. " Les Celtes et les Gaulois, comme tigres et loups, s'entre-dévoront... ainsi guerroyeront entre eux. " (Proph. d'Olivarius.)

29. " Que chacun se garde de son voisin ! Car les hommes seront victimes de leurs voisins qui les dépouilleront par d'affreux brigandages et les mettront à mort. Personne ne tiendra parole, mais on se trompera et l'on se trahira l'un l'autre... Le monde n'estimera que ceux qui seront portés au mal et à la vengeance. " (Proph. de J. de Vati-guero.)

30. " Quelle confusion ! le feu ! le sang, la faim ! tout l'enfer ! " (Proph. d'une Religieuse de Belley.)

31. On cachera la mort d'un grand personnage pendant trois jours. On cachera une mort pendant onze jours. " (Proph. de Blois.)

32. " Dans ces événements les légitimistes n'auront rien à faire parce que ce seront les libéraux qui se dévoreront entre eux. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

..

La confusion dans l'ordre politique ! Nous y sommes : " *Ils ne s'entendent plus !* " La guerre civile et sociale ! nous y touchons. La guerre étrangère nous y marchons.

Il n'est plus besoin aujourd'hui de prophètes pour nous faire voir l'approche de ces terribles choses. Le " nuage noir " monte, s'étend et va couvrir la France. On a déjà crié : Vive la République ! bientôt nous allons entendre crier en même temps : Vive Napoléon ! Nous pouvons pressentir les mouvements séparatistes des principales cités de la France, et l'antique prédiction de J. de Vati-guero n'étonne plus. Elle cadre très-exactement avec celle de la Religieuse de Blois annonçant des massacres dans plusieurs grandes villes, et n'explique les torrents de sang qui doivent couler surtout au Nord, à l'Est et au Midi. Qui ne redoute pas aujourd'hui la guerre civile et sociale dans le Midi, par la ligue de certains départements organisés sous la direction de l'Internationale ?...

En face de cet avenir, si la France est consultée par le suffrage universel, il ne sera pas étonnant que, par ses campagnes surtout, elle réponde : " L'Empereur ! " Serait-il accepté de tout le monde sans résistance ?.....

— La prophétie d'Orval, avec sa concision accoutumée, ne dit que deux mots de cet avenir, et ces deux mots montrent le résultat de la guerre civile et étrangère.

" *La Gaule vue comme DÉCABRÉE (ou délabrée) va REJOINDRE.* " Le mot *décabrée* est de la même famille que *se cabrer*. Etre *décabré* doit signifier ne

pouvoir plus se cabrer : un cheval ne peut plus se cabrer quand il a les reins cassés. La France serait donc comme *éteinte*, et, par suite délabrée ruinée. Elle sera divisée, séparée en plusieurs morceaux, puisqu'elle doit *se rejoindre*. C'est alors que " *on ne saura pas à qui on appartiendra.* " A la République modérée ? A l'Empire ? A l'Internationale ?... Aux Prussiens ? Ce sera le *renversement*, le *bouleversement* prédit. *Quelle confusion !*

— Quels seront ces personnages dont on cachera la mort pendant plusieurs jours ? Quel sera le personnage étendu mort sans sépulture dans Paris en flammes (n° 65) ? Autant de secrets que l'avenir révélera.

— Avec quel peuple recommencera la guerre ? La Prusse semble n'avoir pas dit son dernier mot.

— Nous devons faire observer que le texte de l'abbé Souffrant (nos 22 et 38) s'entendrait très-bien de la première guerre avec la Prusse : la prédiction serait accomplie. Dans la pensée du prophète, cette guerre aurait été la cause première, quoique non immédiate, non-seulement des troubles qui ont déjà éclaté, mais de ceux qui doivent éclater encore à l'intérieur de la France.

Si au contraire on doit l'interpréter comme annonçant une autre grande guerre, ainsi que notre parenthèse l'explique (n° 38), ce serait à cette occasion que les communeux agiraient de nouveau.

## LETTRE X.

### LA GRANDE CRISE OU LE GRAND COUP. — LE GRAND COMBAT. — INTERVENTION DIVINE.

33. " La contre-révolution ne se fera pas par les étrangers, mais il se formera en France *deux partis* qui se feront la guerre à mort. L'un sera beaucoup plus nombreux que l'autre ; mais ce sera le plus faible qui triomphera. " (Proph. du Père Nectou.)

34. " Je vois clairement *deux partis* qui vont désoler la France ; l'un sous le coup de la persécution, et l'autre sous le coup de l'anathème de Dieu et de son Église. Les *deux partis* se sont déjà placés, l'un à droite et l'autre à gauche de leur juge, et représentent tout à la fois le ciel et l'enfer. Comme sur le Calvaire, les uns m'adorent dit Jésus-Christ ; les autres m'insultent et me crucifient ; mais ma justice aura son tour. " (Proph. de la Sœur Nativité.)

35. " Il y aura dans notre France un *renversement effroyable*. Cependant *ces jours* seront abrégés en faveur des justes. Il y aura une crise terrible. La justice punira ; mais la miséricorde viendra, et nous serons sauvés. " (Proph. de la Mère du Bourg.)

36. " Il faudra bien prier, car les méchants voudront tout détruire. Avant le *grand combat* ils seront les maîtres ; ils feront tout le mal qu'ils pourront, non tout ce qu'ils voudront, parce qu'ils n'en auront pas le temps.

— " Que ces troubles sont effrayants ! Pourtant ils ne s'étendront pas par toute la France, mais seulement dans quelques grandes villes où il y aura des massacres, et surtout dans la capitale où ce massacre sera grand. — Que de massacres ! Que de désastres ! "

— " Ce *grand combat* sera entre les bons et les méchants ; il sera épouvantable ; on entendra le canon à neuf lieues à la ronde. Les bons étant moins nombreux, seront un moment sur le point d'être anéantis ; mais, ô puissance de Dieu ! ô puissance de Dieu ! tous les méchants périront... et beaucoup de bons.

“ Quelle agitation et quel trouble! *C'est la 19<sup>e</sup> semaine. Il y aura une nuit dans laquelle personne ne dormira.* Il y aura des choses telles que les plus incrédules seront forcés de dire. *Le doigt de Dieu est là. Il y aura un orage qui dépassera les proportions connues: cet orage ressemblera à un petit jugement dernier.* ” (Proph. de Blois.)

37. “ En même temps (suite de la vision de 1816 voir n° 18,) il se donna un grand combat, mais si violent qu'on n'en avait jamais vu un semblable; le sang coulait comme quand la pluie tombe bien fort, surtout depuis le Midi jusqu'au Nord, car l'Ouest me parut plus tranquille. Les méchants voulaient exterminer tous les ministres de la religion de Jesus-Christ et tous les amis de la légitimité. Ils en avaient déjà fait périr un grand nombre, et criaient déjà victoire, lorsque tout à coup les bons furent ranimés par un secours d'en haut, et les méchants furent défaits et confondus..... La plupart des méchants ayant péri dans le grand combat... ceux qui auront survécu seront si effrayés du châtement des autres qu'ils ne pourront s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu et d'admirer sa toute-puissance: plusieurs se convertiront. ” (Proph. d'une ancienne Religieuse Trappistine.)

38. “ Toutes les forces du gouvernement étant prises par (la guerre avec) cette puissance étrangère (voir n° 22), l'intérieur de la France se révoltera. La crise civile sera dirigée surtout contre la religion... Le choc sera terrible. On se battra du Midi au Nord pendant plusieurs semaines, et les quinze derniers jours, jour et nuit. Cependant la crise ne sera pas longue; mais il périra plus d'hommes en ce peu de temps qu'en 93... Elle se fera sentir surtout dans les grandes villes..... ”

“ Avant le grand Monarque, des malheurs terribles doivent fondre sur la France. Le sang coulera par torrent dans le Nord et le Midi; l'Ouest sera épargné à cause de sa foi. Mais le sang coulera tellement au Nord et au Midi, que je le vois couler comme la pluie dans un jour de grand orage, et je vois les chevaux ayant du sang jusqu'aux sangles. Paris sera détruit, tellement détruit que la charrie y passera. Mais, dans tous ces malheurs, l'Ouest sera épargné, car il a trouvé grâce devant Dieu en vue de sa foi. Entre le cri “ Tout est perdu ” et celui “ Tout est sauvé ” il y aura à peine le temps de se retourner; et ce sera lorsque l'on croira tout perdu que tout sera sauvé.

“ Les puissances, voyant ce désordre en France, s'armeront, non en faveur de la légitimité, mais dans le but de se partager la France, car l'Angleterre trahira. L'Empereur de Russie viendra jusqu'au Rhin... A ce moment on croira tout perdu, et tout sera gagné, car on se tournera du côté de Dieu, n'attendant le secours que de lui seul... (Au Rhin) une main invisible arrêtera (l'Empereur de Russie); il reconnaîtra le doigt de Dieu, il se fera catholique..... Le ciel se déclarera en faveur de la France; elle remportera la victoire; mais celle-ci sera attribuée au Seigneur et non aux hommes. La chose sera tellement surprenante que le plus vulgaire criera au miracle. Et alors aura lieu la Restauration. ” (Proph. de l'abbé Souffrant.)

39. “ Il me semblait, mon Père, que je vis éclater la Révolution d'une manière terrible... Il me semblait voir tout à coup sortir des foules armées de toutes les rues de Paris et ailleurs; je vis les chemins de fer interrompus par les brigands, et chacun qui n'avait pas pris ses précautions d'avance, condamné à rester dans sa maison, et beaucoup à y être égorgés. Je vis une multitude de prêtres enchaînés les uns aux autres, et il me semblait voir une grande quantité de couvents brûlés, pillés

et de Religieuses outragées; il me semblait aussi, mon Père, que la plus grande partie de ces Religieuses qu'on outrageait étaient celles qui n'étaient pas selon le cœur de Jésus, et que celles qui étaient bonnes Religieuses étaient en partie préservées de ce genre de supplice. Il y en avait pourtant qui étaient véritablement bonnes et qui passaient par ce même tourment, pour expier pour d'autres qui ne faisaient pas pénitence et qui n'avaient pas réparé ce péché *Quel bouleversement!... Quel massacre!...*

“ Je vis un grand nombre de personnes qui semblaient accepter la mort en expiation de leurs péchés; mais j'en vis aussi beaucoup d'autres qui semblaient se désespérer à la vue de la mort. Au milieu de ce bouleversement, il me semblait entendre ce cri partout, en tout lieu: “ Fais pénitence et répare pour tant de crimes; répare pour toi et répare pour les autres; le jour du jugement est proche. ” Il m'est très-difficile, mon Père, de vous expliquer la manière dont tout cela s'arrangeait; mais j'ai cru comprendre que la plus grande partie des victimes était des méchants et que le bon Dieu avait soin des siens et les protégeait pour son Eglise. Je crois que Notre-Seigneur veut ménager la plus grande partie des bons pour le triomphe de l'Eglise; il ne peut pas laisser emporter par la fureur des méchants ceux dont il a besoin pour le salut du monde.

“ Il me semblait voir au milieu de cette cohue un grand trône; je vis les brigands renverser ce trône... Alors le tout était à son comble; le monde entier me semblait être une ruine et un désordre. Mais ce qui dominait toujours mon attention, c'était les prêtres. J'en vis un grand nombre qui se mettaient de la partie, quand ils se virent pris, espérant se sauver; mais leurs espérances furent confondues, et ils périrent misérablement.

“ Il me semblait, mon Père, que cette grande crise ne durait pas longtemps, et qu'après cela on respirait une autre atmosphère; que la paix de Dieu, que l'on goûterait après, serait une paix inconnue parce que la paix de Dieu ne règne plus sur la terre. ” (Proph. d'une personne pieuse.)

40. “ Bien que dans le cinquième âge nous ne voyions partout que les calamités les plus déplorable; tandis que tout est dévasté par la guerre que les catholiques sont opprimés par les hérétiques et les mauvais chrétiens; que l'Eglise et ses ministres sont rendus tributaires; que les principautés sont bouleversées; que les monarques sont tués; que des sujets sont rejetés, et que tous les hommes conspirent à ériger des Républiques, il se fait un changement étonnant par la main de Dieu tout-puissant, tel que personne ne peut humainement se l'imaginer. ” (Tome 1er, p. 184. Proph. du V. Holzhauser.)

41. “ Il y aura encore des ennemis; on se tuera et on se vengera..... Les ennemis (les Prussiens) ne s'en iront pas tout à fait; ils reviendront encore, et ils détruiront tout sur leur passage (v. n° 23). On ne leur résistera pas, mais on les laissera s'avancer, et après cela on leur coupera les vivres, et on leur fera éprouver de grandes pertes; ils se retireront vers leur pays; on les accompagnera, et il n'y en aura guère qui rentreront; alors on leur prendra tout ce qu'ils auront enlevé et même beaucoup plus. ”

“ Ce ne sera pas long (la grande crise). On croira que tout est perdu, et le bon Dieu sauvera tout. Ce sera un signe du jugement dernier. Paris sera changé (détruit) et aussi deux ou trois autres villes. ”

On voudra me canoniser mais on n'en aura pas le temps." (Proph. du curé d'Ars.)

42. "Les méchants ne prévaudront pas. Il y aura un moment si affreux qu'on se croira à la fin du monde. Les éléments seront soulevés : ce sera comme un petit jugement. Il périra en cette catastrophe une grande multitude." (Proph. du Père Nektou.)

43. "Il est inutile, à l'heure qu'il est, de parler aux hommes, l'aveuglement est à son comble ; il faut que Dieu leur parle et il leur parlera ; mais ils ne peuvent s'imaginer comment... Il faut une purge à la terre." (Lettre de Mélanie à M. C.-R. Girard, 15 août 1871.)

— "La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre. Le sang coulera dans les rues ; les Français se battra avec le Français..... Puis il y aura une guerre générale, qui sera épouvantable. Pour un temps Dieu ne se souviendra plus de la France ni de l'Italie, deux ans, un an, parce que l'Evangile de Jésus-Christ n'est plus connu."

"Paris sera brûlé, et Marseille engloutie ; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par les tremblements de terre." (Secret de Mélanie, lettre à M. l'abbé Fél. Bliard.)

— "L'Europe, se liguera contre la France et l'é-

crasera. Paris sera saccagé, trois grandes villes brûlées..... Du sein du chaos le calme sera ramené subitement par une intervention évidente de Dieu." (Résumé du secret de Mélanie, donné par M<sup>lle</sup> de L — Proph. de la Salette.)

44. "L'usurpateur viendra s'asseoir sur le trône de France, où ma vengeance (la vengeance du Seigneur) le trouvera plus tard." (Louis-Philippe en 1848).

"La démence et l'aveuglement régneront (Napoléon III). L'aveuglement ira jusqu'au bout. Paris périra ; mais ils diront : "Il y avait des souterrains sous Paris, et le feu s'y est mis" et ils s'endurciront. La seconde ville du royaume sera frappée, et ils ne croiront point encore. Une troisième sera frappée, et ils commenceront à crier merci. Et quand le sang aura coulé, l'enfant du lis rentrera en France." (Proph. d'une Religieuse de Lyelbe.)

45. "La main et la colère de Dieu s'appesantiront sur le monde à cause de la multitude et de la continuité de ses péchés..... Tous les éléments seront altérés parce qu'il est nécessaire que l'état du siècle soit changé.

A continuer.

## PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

**CIGARES DE SAINT-VINCENT.** — Les cigares de l'île Saint-Vincent, qui produit une des meilleures qualités de tabac, ont une odeur suave et embaumée qui les distingue de tous les autres. On les lie à un bout avec un fil de soie. L'Europe n'en fait qu'une petite consommation ; ils sont principalement fumés par les dames créoles, qui se plaisent à en savourer les parfums, nonchalamment couchés dans leurs hamacs pendant la chaleur du jour ; ou le soir sur les bords de la mer, à l'heure de la brise.

**LES BOUTS DE NÈGRES.** — On les fait avec de longues feuilles de tabacs roulées avec une forte pression et presque tordues. On les reconnaît à leur longueur, ils sont minces et très-noirs ; on emploie pour ces cigares les dernières des qualités du tabac de la Virginie. Leur fumée est très-forte, presque corrosive.

**LES CHIROUTES.** — La *Chiroute* pur sang ou le cigare monstre, le cigare colossal. Sa dimension est énorme et son foyer est immense. Vainement les Européens tenteraient de fumer une chiroute, ils échoueraient mille fois. Les commandeurs, les majordomes des habitations, les personnes préposées à la garde des nègres, peuvent seuls se permettre la *chiroute* ; leur palais, blasé par le tafia et autres liqueurs fortes, trouve des plaisirs indicibles dans cette variété de cigare gigantesque, qui donne presque autant de fumée qu'un tuyau de poêle. Une chiroute reste allumée de longues heures entre les mains des commandeurs qui la prennent, la quittent, la reprennent par intervalles.

**LE PANETELAS.** — Ce cigare est réservé aux fumeurs riches ; il se vend très cher. Il est très long, très-mince, très-serré ; l'air circule difficilement entre les feuilles collées les unes sur les autres ; on ne le fume guère qu'à moitié. Nous conseillons aux vrais fumeurs de s'en tenir au *regalia*.

Choisir un bon cigare n'est pas chose aussi facile qu'on le croit communément ; il faut des soins scrupuleux et une habileté longtemps exercée. Il faut rejeter ceux dont

le bout est trop gros, dont la couleur est d'un vert trop foncé. Les Espagnols disent qu'il faut, pour qu'un cigare soit bon, qu'il ait eu trois ou quatre fois la fièvre, parce que le changement de climat exerce sur eux une influence souvent funeste. On doit donc donner la préférence aux plus vieux, aux plus secs et à ceux qui se trouvent immédiatement sous le lien qui les tient en paquet, pourvu que les feuilles extérieures ne soient pas déchirées.

Le fumeur aristocrate, le fumeur de bonne compagnie, ne rallume jamais un cigare ; à plus forte raison il doit s'abstenir de rapprocher de ses lèvres un bout déjà imbibé de salive. Ces débris de l'opulence et du luxe sont réservés aux pauvres qui les ramassent sur les trottoirs.

Un de mes amis m'a raconté que pendant le siège de Médéah, la garnison française, bloquée par les Arabes, sans nouvelles d'Alger depuis cinq mois, était réduite à se nourrir d'herbes et de racines. Le général avait quelques cigares ; lorsqu'il visitait la place, il en allumait plusieurs qu'il posait ensuite sur une pierre ; les soldats s'en emparaient et y trouvaient un remède contre le désespoir.

### LA CIGARETTE.

Vanité des vanités et tout n'est que vanité, dit le roi Salomon... Ne pourrait-on pas, donnant une large interprétation aux paroles de ce roi-poète, dire que tout n'est que fumée.

Hélas ! il faut bien le dire, tout n'est que fumée dans le siècle où nous vivons.

Qu'est-ce que la gloire ? fumée...

Qu'est-ce qu'une bataille ? fumée...

Qu'est-ce que le génie humain ? fumée...

En un mot, qu'est-ce que la vie ? fumée, et rien que fumée.

Je faisais ces réflexions empreintes d'une philosophie transcendante en me promenant dans la rue. Je rêvais au tabac, à la pipe, au cigare et à la tabatière ; je fouillais dans mes souvenirs, pour m'assurer que je

n'avais omis aucun fait intéressant, et à chaque question que je m'adressais, j'avais la satisfaction de répondre que mon travail était des plus consciencieux.

Tout à coup, deux jeunes gens, passèrent près de moi, lâchant bravement d'énormes bouffées de fumée. Ils aspiraient avec délices les parfums de deux cigarettes.

Pauvre cigarette, candide sœur du cigare, ton frère aîné, je t'avais donc oubliée dans mes investigations historiques ! Je vais réparer cette négligence, qui porterait un coup fatal à ta gloire future !

**HISTORIQUE DE LA CIGARETTE.** — À mon avis, la cigarette ne remonte pas bien loin dans la nuit des temps ; je crois même qu'elle ne va pas au-delà du XIX<sup>e</sup> siècle.

Un matin, en se levant, un andalou ou un castillan, peu importe la province, s'imagina de rouler du tabac dans une petite feuille de papier et en aspira ainsi la fumée. Peut-être même le fit-il par nécessité, s'étant trouvé sans cigare et sans pipe. Or, que fait un Espagnol qui ne fume pas ? Rien... Et voluptueusement plongé dans le bonheur du *far niente* il ne se donne même pas la peine de penser. Cependant, pour se donner les airs d'un être tant soit peu actif, il fume continuellement : il n'a pas adopté la pipe des Orientaux, le tabac dure trop longtemps, l'Espagnol est capricieux et aime à changer ; d'ailleurs une cigarette est consumée en quelques instants, il faut alors en fabriquer une nouvelle, aussi l'Espagnol roule-t-il continuellement du tabac entre ses doigts, cela lui donne l'air d'un homme sérieusement occupé : c'est tout ce qu'il demande, il est satisfait ; la cigarette est pour lui le critérium de toutes les voluptés humaines. Heureux Espagnols ! délicieuse paresse ! pourquoi t'es-tu reléguée dans la Castille et l'Andalousie ?

Depuis quelques années (à dater surtout de 1830), la cigarette a franchi audacieusement les monts Pyrénées, pour fonder en France un pouvoir qui n'aura jamais une grande étendue ni une grande durée.

**DES FUMEURS DE CIGARETTE.** — La cigarette a été accueillie avec un enthousiasme frénétique par les jeunes gens des écoles, qui font ainsi leur noviciat dans le grand art de fumer.

**MANIÈRE DE FAIRE LA CIGARETTE.** — *Pour faire un civet, il faut un lièvre*, dit un cuisinier profondément philosophe et observateur.

Pour faire une cigarette, il faut du tabac et du papier.

On se sert ordinairement du tabac de Maryland ou de Virginie, parce que le tabac français est trop âcre pour les cigarittomanes : ces messieurs et ces dames fument pour se donner des airs de fumeurs et non pour savourer réellement les parfums enivrants du tabac.

On emploie du papier sans colle, découpé en petites feuilles, réunies par petits paquets surchargés d'étiquettes espagnoles, telles que : *Papel de hilo, en elcoy, fabrica de Balmasede en Barcellona.*

**CIGARETTES A PAILLE DE MAÏS.** — Dans les provinces basques et dans le midi de la France, on se sert, au lieu de papel, de paille de maïs pour la fabrication des cigarettes. Les cigarettes à paille de maïs sont rares à Paris, la fabrication suffisant à peine à la consommation des Méridionaux.

**CONSEILS AUX FUMEURS DE CIGARETTES.** — Les fumeurs de cigarettes se persuadent que les émanations d'une petite quantité de maryland plus ou moins pressées dans une petite feuille de papel sont moins intenses que la fumée de la pipe. Ils sont dans une erreur profonde et bien profonde. Considérée sous ce point de vue, la cigarette a aussi de graves inconvénients. Elle est plus nuisible que la pipe aux glandes salivaires, et, par conséquent, à la poitrine ; elle dessèche la bouche et irrite les lèvres. Les cigarittomanes, non contents de humer la fumée l'avalent, la font séjourner quelques instants dans leur poitrine, et tout cela pour donner des preuves de leur habileté dans la fumomanie. On conçoit sans peine que le

séjour de la fumée dans les voies aériennes, quelque court qu'il soit, n'en est pas moins préjudiciable aux poumons douloirement affectés par ce corrosif.

Je conseille donc aux fumeurs pour rire : de mettre des gants toutes les fois qu'il prendront une cigarette.

De ne plus avaler la fumée, parce que cette manie pourrait leur occasionner de graves accidents.

Dans ces derniers temps on a perfectionné la cigarette à l'usage des dames, en donnant au tabac tous les genres de parfums qui leur sont agréables. — Nous ne parlons que pour ne rien omettre de la cigarette Raspail ; celle-là possède un parfum qui ne peut offrir de consolation que pour la peur ; la cigarette Raspail ne peut marcher qu'en compagnie du choléra. Que Dieu retienne longtemps son compagnon de voyage.

**LE CIGARETTOTYPE.** — Cet instrument est de la plus grande simplicité : il consiste en un simple tube qu'on bourre de tabac, et la cigarette en sort parfaitement confectionnée. M. Maire en est l'inventeur.

Le cigarettotype a eu l'honneur insigne de figurer à l'exposition de 1844.

On nous a dit qu'une grande dame espagnole, parente de la première camériste de la reine, s'avisait un jour de fumer dans un bal que la cour donnait à l'ambassadeur d'Angleterre. La reine en fut si fortement scandalisée, que le lendemain le mari de la grande dame, officier supérieur dans les armées, fut congédié brutalement par le ministre de la guerre.

**AVENIR DE LA CIGARETTE.** — Si j'étais prophète comme feu Balaam dont l'âne parlait, je pourrais dire quelles seront dans les siècles futurs les destinées de la cigarette ; malheureusement je n'ai pas reçu le don de seconde vue ; mais tout me porte à croire que l'existence et la gloire de la cigarette ne dureront pas plus qu'un feu de paille. Les fumeurs se raviseront ; ils demanderont au cigare ou la pipe la douce ivresse, les indicibles extases que produit le tabac. Nos bas-bleus, nos lionnes et les lorettes renonceront aussi à la cigarette, qui ne trouvera plus de partisans que parmi les enfants.

O cigarette, passagère cigarette, fumée légère et peu consistante, tu seras donc emportée par le vent de l'oubli... Mais console-toi ! ta gloire ne mourra pas, et dans mille ans et plus, nos descendants qui liront ce livre sur le tabac connaîtront et apprécieront par contre-coup le rôle que tu as joué pendant quelques années du XIX<sup>e</sup> siècle, ô cigarette !

#### LA TABATIÈRE.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,  
Le tabac est divin il n'e-t rien qu'il égale,.....  
Ne saurait-on que dire, on prend sa tabatière ;  
Boudan à gauche, à droite, en devant, par derrière,  
Gens de toutes façons, connus et non connus,  
Pour y demander part sont les très-bien venus.  
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,  
Le tabac l'écoute et fait ainsi la classe.  
C'est dans la médecine un remède nouveau ;  
Il purge, réjouit, conforte le cerveau.  
De toute noire humeur promptement le délivre,  
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

TH. CORNÉILLE

Les premiers Européens qui revinrent du Nouveau-Monde, ignoraient probablement l'usage du tabac en poudre ; du moins, nous n'avons trouvé aucun ouvrage où il soit question de priseurs. Les Européens, appréciant les qualités stimulantes de la *nicotiane*, réunirent plusieurs feuilles qu'ils soumièrent à une forte pression et à une fermentation assez longue : on donna à ces petits paquets le nom de *carottes* qu'on réduisit en poudre au moyen d'une râpe.

Dès ce moment tout le monde prisa à la cour et à la ville ; en France nous voyons le tabac à priser déjà en vogue, du temps de Catherine de Médicis, qui en faisait prendre à son fils Charles IX ; ce jeune prince y trouva un soulagement contre les violents maux de tête auxquels il était sujet, et cet heureux résultat ne contribua pas

peu à propager l'usage de la poudre de nicotine, qu'il devint un objet de mode et de bon ton.

**ANCIENNE MANIÈRE DE PRÉPARER LE TABAC À PRISER.** — Autrefois les carottes de tabac arrivaient toutes préparées d'Espagne ou du Portugal; ces pays conservèrent assez longtemps ce monopole, et nos aïeux se servaient, pour le pulvériser, de la classique râpe; témoin Louis XIII qui, comme nous l'avons déjà dit, préparait son tabac avec sa râpe d'ivoire. Ce mode de préparation a longtemps prévalu; ce n'a été que plus tard, grâce à l'habileté de nos mécaniciens, qu'on a inventé des machines qui pulvérisent le tabac, avant qu'il sorte de la régie.

Nous trouvons dans le compte fait par le ministre Necker en 1783, que la consommation du tabac à fumer n'était que le 1/12 du tabac vendu. D'après ce calcul, dont on ne peut contester l'exactitude, six ans avant la révolution, on comptait en France, sur douze personnes qui consommaient du tabac, dix priseurs et deux fumeurs. Cet état de choses a bien changé, et aujourd'hui le calcul pourrait hardiment être fait en sens inverse.

**LES TABATIÈRES.** — A peine y eut-il vingt priseurs en France qu'on songea à fabriquer des tabatières ou boîtes à renfermer la nicotine pulvérisée.

La presque universalité de la consommation du tabac a fait des tabatières un genre de commerce assez important; on en fabrique de toutes formes; on emploie une variété infinie de matières: l'or, l'argent, le platine, l'ivoire, l'écaille, les bois les plus précieux, principalement le buis, le carton moulé, la corne, et en Allemagne l'écorce de cerisier.

**LES TABATIÈRES DE PARIS.** — La fabrication des tabatières d'or, d'argent et de platine, occupe principalement à Paris un certain nombre d'ouvriers; le fini du travail, le bon goût, l'élégance des formes, indépendamment du prix de la matière première, en font des objets précieux que recherchent avec un égal empressement les consommateurs opulents de tous les pays. Les tabatières, en argent surtout, trouvent un débit considérable en Italie, en Espagne, en Portugal, et dans les pays d'outre-mer, principalement le Brésil, où l'on accorde la préférence à celles qui sont dorées partout. Nous devons ajouter cependant que le bon marché contribue à la vente de ces tabatières, qui sont inférieures aux tabatières anglaises et allemandes. On peut estimer 2,000 à 2,500 douzaines la quantité de tabatières blanches fabriquées à Paris, en y comprenant un genre de tabatières très-communes, mais en argent, vulgairement nommées *tabatières de blanchisseuses*. Il est d'habitude, en effet, que dans les ateliers de ces dames, la maîtresse possède une vaste boîte toujours garnie de tabac, laquelle sert à alimenter les nez plus ou moins retroussés, grecs, ou romains, des laveuses et repasseuses de l'établissement.

**TABATIÈRES DE GENÈVE ET DE HANAU.** — La ville de Genève fabrique seule les tabatières émaillées qui trouvent de nombreux débouchés en Turquie et autres pays de l'Orient.

La petite ville de Hanau fabrique toutes les tabatières en or et en argent pour l'Allemagne; elle fournit à elle seule presque tous cours de Germanie et même la Russie.

**TABATIÈRES EN BUIS ET EN ÉCAILLE.** — Paris fabrique ce qui se fait de mieux en tabatières de buis, d'écailles enjolivées de nacre ou d'ivoire; la perfection du travail ne laisse rien à désirer, soit pour la confection des charnières, soit pour le parti avantageux qu'on sait tirer du buis, soit enfin pour l'élégance des formes; les prix, jadis fort élevés, sont aujourd'hui très-modérés. La concurrence a gâté le métier et considérablement diminué les profits.

**TABATIÈRES DE STRASBOURG.** — On fabrique aux environs de Strasbourg des tabatières communes en bois de bouleau, dont le débit est immense. Ces tabatières sont de forme ovale et haute, et d'une grande simplicité.

On a trouvé le moyen d'enjoliver ces sortes de tabatières en les couvrant en paille de diverses couleurs; ce dernier travail se fait aux environs de Paris.

Barthélemy dans son poème, dit avec une fierté poétique:

« Quant au tabac en poudre, il ne m'inspire pas

« S'il vise également à quelque apothéose,

« Je ne puis rien pour lui; qu'il s'adresse à la prose. »

C'est donc à nous, prosateur, à faire connaître les diverses catégories de priseurs, leurs vertus, leurs défauts.

**PETITES MISÈRES DU PRISEUR.** — Le priseur est sujet à de petites misères: est-il un plaisir sur la terre qui n'ait pas une peine pour compagnie? Est-il une rose qui ne cache pas une épine pour piquer la main qui voudra la cueillir?

Outre l'éternuement, détonation toujours très-désagréable pour les personnes qui se trouvent auprès de lui, le priseur est condamné à mille autres inconvénients. Le suintement de sa membrane muqueuse irritée par le tabac, produit un écoulement noirâtre dont on ne peut prévenir les ravages sur la toilette que par des précautions minutieuses et continuelles.

Les personnes âgées sont surtout sujettes à ces petits travers; qui voit priseur de soixante ans, ne tardera pas à voir une roupie à l'extrémité du nez s'exagénairer.

Les jeunes gens prises rarement; le tabac en poudre étant un des apanages de l'âge mûr et de la vieillesse. Néanmoins, certains adolescents se livrent à la passion de la tabatière, pour se donner le plaisir d'offrir aux dames du tabac à la rose, voir même à la fève tonka.

Si une tabatière est déplacée entre les mains d'un jeune homme de vingt ans, elle convient sous tous les rapports aux hommes qui ont dépassé la quarantaine et aux vieillards. Lorsqu'on est arrivé à un certain âge, on a besoin de distractions; le cerveau devient lent, il faut le surexciter. Pour cela, le plus sûr moyen est le tabac à priser. Il est surtout propice aux vieillards, dont il charme les ennuis; aux gens de cabinet; aux commis d'administration; aux prêtres; aux médecins chargés de visiter les hôpitaux. Aux gens de lettres, poètes, historiens, romanciers, vaudvilistes, dramaturges.

Aux gens de cabinet et aux commis, qui ne peuvent fumer dans leurs bureaux, et se délassent en reniflant cavalièrement une prise de tabac, après avoir établi la balance entre le DOIT et l'AVOIR.

Il convient aussi aux médecins, parce qu'il est un préservatif contre les émanations fétides des lits des malades; aux juges, par ce que ce stimulant les tient éveillés sur leurs sièges; aux avocats, parce qu'il dégage le cerveau et donne à l'esprit la perspicacité nécessaire pour suivre une cause dans les innombrables dédales de la chicane...

Depuis quelques années seulement, le cigare et la pipe ont eu les honneurs de la vogue; mais la tabatière, leur sœur aînée, a joui pendant plus de deux siècles de la faveur de l'aristocratie française.

Elle compte des illustrations qu'elle peut hardiment opposer aux romantiques célébrités de la fumomanie.

Le grand ministre TURGOT prisait; le vertueux MALHERBES prisait; NAPOLÉON prisait; Talleyrand prisait.

**A QUELS SIGNES CONNAIT-ON UN PRISEUR AUX BELLES MANIÈRES.** — N'est pas original qui veut; n'est pas élégant, poète, juriconsulte, député, ministre, qui veut. Pour exercer une de ces professions, il faut avoir été procréé et mis au monde pour cela; être doué de certaines qualités, affligé de certains défauts, sans lesquels on ne pourra jamais atteindre le but qu'on s'est proposé.

De même, pour être priseur et priseur de bon ton, il faut avoir reçu de la nature certaines manières indispensables; il faut en un mot avoir le *chic*: cette expression vulgaire est la seule qui rende bien toute notre pensée.

(A continuer.)

## RECETTES UTILES.

### ALIMENTS.

La nourriture selon qu'elle est bonne ou mauvaise, a une influence qui se révèle à tous les âges, chez tous les individus et dans toutes les conditions.

La qualité des aliments dépend beaucoup de leur préparation et varie selon les individus qui en font usage.

Avoir des repas réglés, est une bonne habitude ; en ne faisant point d'excès, on est toujours sûr d'avoir bon appétit. Faites au moins trois repas par jour si vous vous livrez à un travail fatigant. Le pain étant la partie principale du repas, doit être de bonne qualité.

La viande est le meilleur aliment pour celui qui travaille, il ne faut pas non plus toujours manger gras. Variez la nourriture autant que possible. Les meilleures viandes sont : le bœuf, le mouton, le veau, pourvu qu'il soit assez vieux.

Pour les convalescents et les gens faibles, les poissons, les viandes blanches, le jeune veau, le poulet sont préférables.

Le bouillon gras est nutritif, agréable et facile à digérer. C'est un malheur si une famille ne peut manger la soupe grasse au moins tous les deux jours.

Les œufs nourrissent bien et sont d'une facile digestion, pourvu qu'on ne les mange pas durs. Ils ne font jamais mal et n'échauffent pas comme on le croit généralement.

Les légumes, qu'on se procure facilement et à bon marché, sont une grande ressource pour les familles peu aisées ; les pommes de terre, les haricots, les lentilles arrangés en bouillie ou purée, sont très-nourrissants. Les carottes, les betteraves, les navets, sont également nourrissants. Le cresson, la laitue cuite, les asperges, la chicorée, renferment peu de matières nutritives, ils conviennent dans la convalescence.

Les fruits, en parfaite maturité, ne font jamais de mal ; quelques-uns, par leur composition, font l'office de légers purgatifs en agissant naturellement sur les intestins, ce sont : les raisins, les cerises, les prunes, les pruneaux.

Le poivre, la canelle, les clous de girofle et en général toutes les épices, ont plutôt un effet nuisible qu'utile. Le vinaigre doit être employé avec ménagement ; ne le buvez jamais pur, il détériore l'estomac.

### BLANCHISSAGE.

1. — *Comment on blanchit le linge qui a jauni pour avoir été longtemps enfermé.* — Il arrive quelquefois que le linge devient jaune soit pour être resté trop longtemps enfermé dans des malles ou pour avoir été lavé avec de l'eau trop chaude. Pour y remédier, voici ce qu'il faut faire : trempez ce linge dans un vase de grès rempli de lait aigre qui reste dans la baratte après qu'on a fait du beurre. On y laisse ce linge cinq ou six jours ; ensuite on le lave dans de l'eau tiède ; si la première fois il n'est pas encore parfaitement blanc, on le trempe encore quelques jours dans du lait aigre, puis on le lave et blanchit à la manière accoutumée.

2. — *Procédé pour laver la flanelle sans qu'elle jaunisse.* — On délaye deux cuillerées de farine dans un peu d'eau de savon ; on place le tout dans un vase sur le feu en remuant constamment la composition afin de l'empêcher de s'attacher ; lorsqu'elle est bouillante on en verse la moitié sur la flanelle et lorsqu'elle n'est plus assez chaude pour vous brûler, frottez l'étoffe comme pour un savonnage ordinaire ; rincez ensuite la flanelle à l'eau

claire ; puis on recommence l'opération en versant le reste de la composition, et on rince ensuite à plusieurs eau.

3. — *Lessive de Marrons d'Inde pour le savonnage.* — On prend des marrons d'Inde, qu'on laisse sécher ; et après en avoir ôté la cosse rouge, on les met en poudre, on détrempe ensuite cette poudre dans une quantité d'eau suffisante, qui devient aussi propre à savonner qu'une eau saturée de véritable savon.

Cette préparation très-simple nettoie le linge aussi bien que le savon, et peut être utile aux pauvres et aux gens de la campagne.

4. — *Blanchissage au son.* — On fait tremper le linge dans l'eau chaude pour ramollir les corps gras et leur donner plus de facilité à être absorbés par la pâte de son ; on fait bouillir ensuite 2½ lbs de son dans 6 pintes d'eau dont on forme une pâte avec laquelle on savonne le linge.

On emploie ce procédé pour les foulards et les mouchoirs de batiste à vignettes de couleurs.

5. — *Blanchissage à la saponaire.* — Faites bouillir quantité suffisante de feuilles et de fleurs de saponaire, et lavez les étoffes dans cette décoction. Son usage est bon surtout pour les grosses étoffes de laine blanche, telles que serges, couvertures, etc.

6. — *Moyen d'économiser le savon.* — La femme d'un cultivateur américain a fait des expériences sur l'emploi des savons et elle a découvert qu'en ajoutant à une livre de savon, ¼ d'once de borax que l'on fait fondre dans l'eau sans le faire bouillir, on épargne moitié de la dépense de savon et les trois quarts du travail de lessive, et que le linge lessivé acquiert plus de blancheur. En outre, l'action caustique du savon se trouve neutralisée ; la peau des mains éprouve une sensation particulière et devient douce et soyeuse, résultat qui ne laisse rien à désirer à l'ambition de la lessiveuse la plus exigeante.

### BOUTONS.

*Remède contre les boutons et rougeurs.* — Il faut se laver matin et soir avec de l'eau de pluie dans laquelle on aura fait tremper du persil. On met un bouquet de persil dans un verre d'eau de pluie, comme si on voulait le tenir au frais. On laisse le bouquet dans le verre d'eau depuis le soir jusqu'au matin ou depuis le matin jusqu'au soir, et, après s'être nettoyé le visage avec de l'eau ordinaire et du savon, après s'être essuyé et avoir frictionné la peau de façon à surexciter les papilles nerveuses et à dilater les pores ou petites ouvertures de la surface cutanée, on doit passer bien doucement, sur le visage, plusieurs fois de suite s'il est besoin, un vieux linge ou une éponge bien douce, amplement humectée de l'eau de pluie où le persil a trempé pendant assez longtemps.

### BRULURE.

1. — *Recette contre la brûlure.* — Toutes les fois que la cuisinière se brûle au point de lui faire craindre le soulèvement de la peau, qu'elle lotionne de vinaigre l'endroit brûlé pendant quelques minutes ; la peau ne se soulèvera pas, et un quart d'heure ou une demi-heure après, elle ne ressentira plus de douleurs.

2. — *Autre.* — La *Gazette Médicale* annonce que le hasard a fait trouver un moyen efficace contre la brûlure par le charbon de bois. On n'a qu'à mettre sur l'endroit brûlé un morceau de charbon refroidi et la douleur s'amoindrit à l'instant, au bout d'une heure le mal est com-



plètement guéri. On a fait plusieurs expériences qui ont constaté l'efficacité de cette découverte.

3. --- *Emplâtre pour la brûlure d'eau.*--- Prenez un jaune d'œuf frais ; huile d'olives ; un peu de sel et de farine ; battez le tout ensemble, faites un emplâtre que vous appliquerez sur la brûlure.

4. --- *L'ortie, remède contre les brûlures.*--- On guérit très-rapidement les brûlures, au moyen de la teinture d'ortie brûlante. On prépare la teinture en faisant infuser quelques jours dans l'alcool un plant d'ortie coupé en petits morceaux ; on imbibe un linge de cette teinture et on recouvre la brûlure qui se cicatrise très-rapidement.

5. --- *Remède contre les brûlures, les coupures, les écorchures et les meurtrissures.*--- Prenez : une poignée de fleurs de millepertuis, jetez ces fleurs dans un vase de

terre ou de faïence. Versez dessus 6 onces d'olives ; 6 onces d'eau-de-vie. Laissez fondre et bouchez afin de garder pour l'usage.

On trempe dans le liquide ainsi préparé, une compresse que l'on place sur la meurtrissure, l'écorchure, la coupure ou la brûlure.

On renouvelle ce pansement aussi souvent qu'il est besoin, c'est-à-dire toutes les fois que la compresse est séchée entièrement.

Au bout de peu de jours on est guéri.

6. --- *Autre.*--- Prenez : une cuillerée d'huile d'olives ; un jaune d'œuf ; une cuillerée d'eau-de-vie ; battez bien ensemble. Graissez la blessure avec ce mélange et recouvrez avec de la ouate de coton.

L'efficacité est incontestable.

## NOUVEAU DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE.

(Suite)

*Contralto* : Une voix qui a de la barbe.  
*Coup de poing* : Un soufflet, qui n'a pas d'ambition.  
*Courroux, Colère* : La franchise de l'irritation.  
*Culoites* : Vêtement que mettent les hommes, et que portent les femmes.  
*Décapitation* : Une des conséquences les plus fâcheuses de la peine de mort.  
*Déesse* : Une bossue, quand on l'aime.  
*Défunt* : « Un homme charmant ! »  
*Dégât* : Dans l'ordre physique, un dégât se répare avec de l'argent ;  
 Tandis que, dans l'ordre moral, il se répare, avec de l'or.  
*Démenti* : Un soufflet, en petite tenue.  
*Dépêche télégraphique* ; Genre de correspondance, où les négres sont bien supérieurs à M<sup>me</sup> de Sévigné !  
*Député* : Un législateur qui s'est engagé, d'avance, à trouver que le Pouvoir aura toujours tort ou toujours raison.  
*Dessert* : Au premier service, on mange, pour vivre ;  
 Au second, l'on mange, pour manger ;  
 Au dessert, on mange, pour boire.  
*Dettes de jeu* : Des dettes qui se payent, dans les vingt-quatre ans.  
*Dévoré* : Façon de lire les livres, dont il ne doit rien rester.  
*Diapason (Un)* : Oreille de poche.  
*Discussion* ; Une lanterne, qui ne nous éclaire que le lendemain, quand elle nous éclaire !  
*Dos* : On dit : mettre ses mains derrière son dos.  
 Mais, le derrière du dos, c'est le ventre. — Ne l'oubliez donc pas.  
*Dossier* : La partie de leurs clients, que les avocats dépouillent, d'abord.  
*Douanier* : Un observateur, qui va au fond des choses.  
*Échafaud* : Sommet vertigineux, où l'on finit toujours par perdre la tête.  
*Échalote* : L'ail, du grand monde.

*Ecrin* : Le musée d'artillerie de ces dames.  
*Écureuil* : Oiseau, à quatre pattes.  
*Education* : Un rabot, qui peut polir le bois, mais qui ne fera jamais que du sapin soit du chêne.  
*Effroi, Epouvante* : Peur de première classe.  
*Egoïsme* : Une préférence, généralement bien mal placée.  
*Electricité* : Un éclair, dompté.  
*Émeutiers* : Des vitriers sans ouvrages.  
*Emphase* : L'emploi de l'éloquence.  
*Empire* : Domination, qu'on exerce plus volontiers sur les autres que sur soi-même.  
*Encensoir* : Petit ustensile, que l'on peut casser, sans crainte, sur le nez des personnes ; « les morceaux en sentent bon. »  
*Encre* : Pâte liquide, avec laquelle on fait encore plus de boulettes que de pâtés.  
*Enfant* : Un petit homme, qui sait déjà mentir, mais qui ne sait pas encore dissimuler.  
*Ennui (L')* : La maladie des gens, qui n'ont pas de chagrins.  
*Enquête* : Un bain, qui lave parfois un coupable ; mais qui salit toujours un innocent.  
*Entourage* : Un cadre, qui peut faire bien du tort au meilleur tableau.  
*Équité* : Une parente, éloignée, de la justice.  
*Espoir* : Un Désir qui prend du ventre.  
*Étymologie* : L'art de faire... déguerpier un mot, d'un autre.  
*Eventail* : Petit meuble qui sert, surtout, à se donner, des airs.  
*Exagération* : Le bain de pied de la conviction.  
*Existence (L')* : Une condamnation à mort.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année  
 \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.